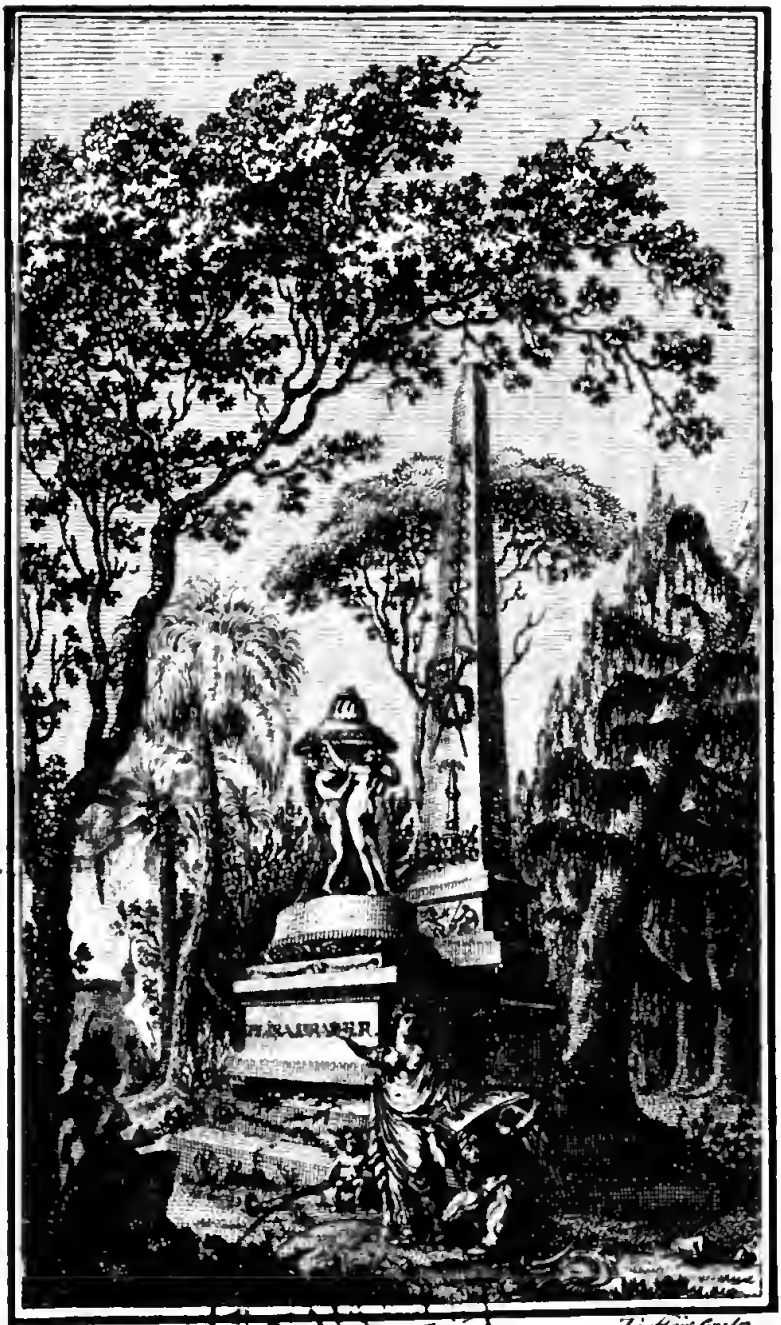
VOYAGE

SENTIMENTAL.

SECONDE PARTIE.

Biblioteca Nazionale NAPOLI



Dreppe inv. Tiffet Sculp.

627508

VOYAGE SENTIMENTAL.

PAR MR. STERNE,

*Sous le nom d'*YORICK.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR MR. FRENAIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des LETTRES D'YORICK A ELIZA, & D'ELIZA A YORICK.

SECONDE PARTIE.

NAPOLI

A LAUSANNE,
Chez MOURER, CADET, Libraire.

M. DCC. LXXXVI.

VOYAGE SENTIMENTAL EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Paſſe-tems.

JE ne pouvois pas concevoir pourquoi le comte de B. étoit ſorti ſi précipitamment, ni pourquoi il avoit mis le volume de Shakeſpear dans ſa poche... Mais des myſteres qui s'expliquent d'eux-mêmes par la ſuite, ne valent pas le tems que l'on perd à vouloir les pénétrer.... Il valoit mieux lire Shakeſpear.... Je pris un des volumes qui reſtoient, & je tombai ſur la piece intitulée : *Beaucoup de bruit & de fracas pour rien* : & du fauteuil où j'étois aſſis, je me tranſportai ſur le champ à Meſſine. Je m'y occupois ſi

ſort de Dom Pedre, de Benoit & de Béatrix, que je ne penſois ni à Verſailles, ni au comte, ni au paſſeport.

Douce flexibilité de l'eſprit humain! Avec quel charme il ſe livre à des illuſions qui adouciſſent les triſtes momens de l'attente & de l'ennui? ... Il y a long-tems que je n'exiſterois plus, ſi je n'avois erré dans leurs plaines enchantées.... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop eſcarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un ſentier velouté & uni, que l'imagination a jonché de boutons de roſes. J'y fais quelques tours, & j'en reviens plus robuſte & plus frais.... Lorſque le mal m'accable, & que ce monde ne m'offre aucune retraite pour m'y ſouſtraire, je le quitte, & je prends une nouvelle route.... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champs Eliſées que du Ciel, je fais comme Enée, j'y entre par force.... Je le vois qui rencontre l'ombre triſte de Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnoître. Elle l'apperçoit, & ſe détourne en ſilence de l'auteur de ſa miſere & de ſa honte.... Mes ſenſations ſe perdent dans les ſiennes, & ſe confondent dans ces émotions qui m'arrachoient des larmes ſur ſon ſort pendant ma jeuneſſe.

Le tems qu'on paſſe ainſi, n'eſt pas inutile.... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres adoucit les peines qu'on reſ-

ſent ſoi-même, & donne à la raiſon le loiſir de venir à notre ſecours .... Je ſais bien que je n'ai jamais pu diſſiper une triſte ſenſation qu'en en excitant en moi une autre qui fût plus douce & plus agréable.

J'allois finir de lire le troiſieme acte, lorſque le comte de B. entra, tenant un papier à la main.... Voilà, me dit-il, votre paſſeport. M. le duc de C. me l'a accordé ſur le champ. Un homme qui rit, dit-il, ne peut pas être dangereux. Pour tout autre que le bouffon du roi, je n'aurois pu l'avoir de plus de deux heures... Mais, monſieur le comte, lui dis-je, je ne ſuis pas le bouffon du roi... Mais vous êtes Yorick ? Oui... Et vous riez, vous plaiſantez ? Je ris, je plaiſante, mais je ne ſuis point payé pour cela... C'eſt toujours à mes propres frais que je m'amuſe... Il y a long-tems, monſieur le comte, que nous n'avons eu de bouffons à la cour. C'eſt ſous le ſeul regne licencieux de Charles II. que le dernier parut. Nos mœurs depuis ce tems ſe ſont ſi épurées, nos grands ſeigneurs ſont ſi déſintéreſſés, ils ont tant de zele pour l'honneur & la proſpérité de la patrie, nos dames ſont ſi modeſtes, ſi réſervées, ſi chaſtes, ſi dévotes... Ah ! monſieur le comte, un bouffon n'auroit pas un ſeul trait de raillerie à décocher...

Oh ! pour cela ! s'écria-t-il, voilà du perſifflage.

CHAPITRE II.

Digreſſion.

LE paſſeport étoit adreſſé à tous les gouverneurs, lieutenans, commandans, officiers-généraux & autres officiers de juſtice, & M. Yorick, le bouffon du roi, & ſon bagage, pouvoient voyager tranquillement. On avoit ordre de les laiſſer paſſer ſans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce paſſeport, me paroiſſoit un peu terni par la figure que j'y faiſois... Mais quels biens dans ce monde ſont ſans mêlange! Je connois de graves théologiens qui vont juſqu'à ſoutenir que la jouiſſance même eſt accompagnée d'un ſoupir, & que la plus délicieuſe qu'ils connoiſſent, ſe termine ordinairement par une émotion convulſive.

Je me ſouviens d'un paſſage du ſavant Bevoriskius, dans ſon commentaire ſur les générations d'Adam. Il étoit au milieu d'une note, lorſque deux moineaux, qui étoient ſur le bord de ſa fenêtre, interrompirent le fil de ſa généalogie, & la lui firent couper par une digreſſion.

„ Cela eſt étrange! s'écrie-t-il, mais le „ fait n'en eſt pas moins vrai. Ils me trou-

» bloient par leurs careſſes.... J'eus la cu-
» rioſité de les marquer une à une avec
» plume, & le moineau mâle, dans le peu
» de tems qu'il m'auroit fallu ponr finir
» ma note, réitéra les ſiennes vingt-trois
» fois & demie ».

» Que le ciel répand de bienfaits ſur ſes créatures ! ajoute Bevoriskius ».

Et c'eſt le plus grave de tes freres, ô malheureux Yorick, qui publie ce que tu ne peux copier ſans rougir ?

Mais cette anecdote ne m'appartient pas, & n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... deux fois excuſe de cette digreſſion.

CHAPITRE III.

Caracteres.

EH ! bien, me dit le comte après qu'il m'eût donné le paſſeport, comment trouvez-vous les François ?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvois répondre à cette queſtion que d'une maniere fort polie.

Paſſe pour cela, dit le comte, mais parlez franchement : trouvez-vous dans le François cette politeſſe marquée, dont on leur fait honneur par-tout ?

Tout ce que j'ai vu, lui dis-je, me confirme dans cette opinion... Oh ! oui, dit le comte, les François ſont polis.

Juſqu'à l'excès, répartis-je. A l'excès ?... Ce mot le frappa, & il me dit que j'entendois ſûrement par-là plus que je ne diſois. J'eus beau lui aſſurer que non : il inſiſta... Vous ne voulez pas tout dire... mais point de réſerve.... parlez avec franchiſe.

Je crois, M. le comte, lui dis-je, qu'il en eſt des queſtions que l'on ſe fait dans la ſociété, comme de la muſique ; on a beſoin d'une clef pour répondre aux unes, comme pour régler l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas, dérange tout

le ſyſtême de l'harmonie... Le comte de B. me dit qu'il ne ſavoit pas la muſique, & me pria de m'expliquer de quelqu'autre façon... Une nation civiliſée, M. le comte, lui dis-je enfin, rend tout le monde ſon tributaire. La politeſſe en elle-même, ainſi que le beau ſexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il eſt honteux d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un ſeul point de perfection où l'homme puiſſe arriver.... S'il le paſſe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par-là à quel degré cela ſe rapporte aux François ſur le point dont nous parlons. Mais ſi jamais les Anglois parvenoient à cette politeſſe qui diſtingue les François, ils ne perdroient, peut-être, pas en même tems cette politeſſe du cœur qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité; mais ils perdroient au moins ce caractere original & varié, qui les diſtingue les uns des autres & de tout le reſte du monde.

Je fouillai dans ma poche, & j'en tirai une douzaine de shellings qui avoient été frappés du tems de Guillaume d'Orange, & qui étoient unis comme le verre : ils pouvoient ſervir à éclaircir ce que je venois de dire.

Voyez, M. le comte, lui dis-je, en les jetant devant lui ſur ſon bureau. On ne peut pas les diſtinguer... Ils ont paſſé dans

tant de mains, que l'empreinte en eſt abſolument effacée. Les Anglois ſont comme les anciennes médailles que l'on conſerve. Ils ſe ſont tenus ſéparés des autres hommes, & ils ont conſervé le même fil que la fine main de la nature leur a donné.... Ils ne ſont pas ſi agréables : mais en revanche la légende eſt ſi viſible, que vous jugez du premier coup-d'œil, de qui eſt l'effigie & la ſouſcription.... Mais les François, M. le comte... Je crus m'appercevoir qu'il craignoit que je n'en diſſe beaucoup de mal; les François, dis-je, ont tant d'excellentes qualités qu'ils peuvent bien ſe paſſer de celle-là. Il n'y a point de peuple qui ſoit plus fidele à ſon Roi, plus généreux, plus brave, plus ſpirituel, plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut; c'eſt d'être trop ſérieux.

Mon Dieu! s'écria le comte, en ſe levant de ſurpriſe.... Mais vous plaiſantez, dit-il... Je mis la main ſur ma poitrine, & l'aſſurai gravement que c'étoit mon opinion...

Le comte me dit qu'il étoit mortifié de ne pouvoir reſter, pour voir comment je m'y prendrois pour juſtifier cette idée. Il étoit obligé de ſortir dans le moment pour aller dîner chez le duc de C. Mais j'eſpere, me dit-il, que vous ne trouverez pas Verſailles trop éloigné de Paris, pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... Vous ne direz, peut-être plus alors que les François ſont

trop ſérieux. En tout cas, nous verrons comment vous ſoutiendrez la theſe... Mais, prenez-y garde, vous avez l'opinion du monde entier à combattre... Je promis au comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris, & je me retirai.

CHAPITRE IV.

La Tentation.

JE revins auſſi-tôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avoit une boëte de carton, étoit venue me demander un inſtant avant que j'arrivaſſe. Je ne ſais, dit-il, ſi elle s'en eſt allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, & je trouvai dans l'eſcalier la jeune fille qui deſcendoit.

C'étoit mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R. l'avoit envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modene: je ne l'avois pas été voir, & elle lui avoit dit de s'informer ſi je n'étois déja plus à Paris, &, en ce cas, ſi je n'avois pas laiſſé une lettre à ſon adreſſe.

Elle monta avec moi dans la chambre pour attendre que j'euſſe écrit une carte. C'étoit une belle ſoirée de la fin du mois de Mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoiſi, étoient tirés l'un contre l'au-

tre... Le ſoleil ſe couchoit, & il réfléchiſſoit une ſi belle teinture ſur le viſage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougiſſoit... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions ſeuls, cette circonſtance me donna une ſeconde rougeur, avant que la premiere fût diſſipée.

Il y a une eſpece agréable de rougeur qui eſt à moitié criminelle, & qui provient plutôt du ſang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuoſité, & la vertu vole à ſa ſuite... mais ce n'eſt pas pour la rappeller, c'eſt pour rendre la ſenſation plus agréable... Elle vient en compagnie... Je ne la décrirai pas... Je ſentis d'abord quelque choſe en moi qui n'étoit pas conforme à la leçon de vertu que j'avois donnée la veille ſur le quai de Conti; je cherchai une carte pendant cinq ou ſix minutes, quoique je ſçuſſe que je n'en avois point... Je pris une plume... Je la laiſſai tomber; ma main trembloit; le diable m'agitoit.

Je ſavois auſſi bien qu'un autre qu'il s'enfuiroit, en lui réſiſtant. Mais il eſt rare que je lui réſiſte, de peur d'être bleſſé au combat, quoique vainqueur... J'aime mieux, pour plus de ſûreté, céder le triomphe; & c'eſt moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du ſécrétaire, où je cherchois ſi inutilement une carte....

Elle ramaſſa la plume, & m'offrit de me tendre le cornet; & cela d'une voix ſi douce que j'allois l'accepter : cependant je n'oſai pas. Mais, ma chere, je n'ai point de carte, lui dis-je, pour écrire. Qu'importe? écrivez, dit-elle, naïvement, ſur telle autre choſe que ce ſoit.

Ah ! je fus tenté de lui dire, je vais donc l'écrire ſur vos levres...

Mais je ſuis perdu, me dis-je, ſi je fais cela. Mon enfant, je n'écrirai point. Je la pris par la main, & la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avois donnée... Elle promit de s'en ſouvenir, & elle fit cette promeſſe avec tant d'ardeur, qu'en ſe retournant, elle mit ſes deux mains dans les miennes... Il étoit impoſſible dans cette ſituation, de ne les pas ſerrer. Je ſouhaitois les laiſſer aller, & je les retenois encore... Je ne lui parlois point, je raiſonnois en moi-même... L'action me faiſoit de la peine, mais je tenois toujours les mains ſerrées... Je voulois finir ce combat en la quittant, & je recommençois. Mes genoux s'entrechoquoient; mon ſang treſſailloit.

Le lit n'étoit qu'à deux pas de nous... Je lui tenois encore les mains... & je ne ſais comment cela arriva... Je ne lui dis pas.... Je ne l'y attirai pas... Je ne penſois pas même au lit... Mais nous nous trouvâmes tous deux aſſis ſur le pied du lit.

Il faut, dit-elle, que je vous montre la petite bourſe que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans ſa poche droite qui étoit de mon côté, & la chercha pendant quelque tems. Elle la chercha dans ſa poche gauche, & ne la trouvant point, elle craignoit de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une choſe avec autant de patience. Enfin elle la trouva dans ſa poche droite, & elle me dit, en la tenant au bout de ſes doigts : la voilà. Elle étoit de taffetas vert doublé de ſatin blanc piqué, & n'étoit pas plus grande qu'il ne falloit pour contenir l'écu qui étoit dedans. Elle étoit joliment faite, & elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes ſur ſon tablier... Je regardois la bourſe. Mes yeux ſe jettoient quelquefois de côté, mais ils rencontroient plus ſouvent ceux de la jolie fille.

J'avois un col pliſſé, dont quelques fils s'étoient rompus. Elle enfila ſans rien dire une aiguille, & ſe mit à le raccommoder... Je prévis alors tout le danger que couroit ma gloire... Sa main qu'elle faiſoit paſſer ſur mon cou, en gardant le ſilence, agitoit les lauriers que mon imagination avoit placé ſur ma tête, & ils étoient prêts à tomber. La boucle d'un de ſes ſouliers s'étoit défaite en marchant.... Voyez, dit-elle en levant ſon pied, j'allois la perdre, ſi je ne m'en étois pas apperçue.... Je ne pouvois pas

faire moins, en reconnoiſſance du ſoin qu'elle avoit pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle & de lever l'autre pied, pour voir ſi les boucles étoient placées l'une comme l'autre.... Je le fis un peu trop bruſquement.. Et la belle fille fut renverſée... & alors.

CHAPITRE V.

La Conquête.

ET alors?... ô vous, dont les mains froides & les cœurs glacés peuvent vaincre ou maſquer les paſſions par le raiſonnement, dites-moi, quelle faute commet un homme à les reſſentir? Comment ſon eſprit eſt-il reſponſable envers l'émanateur de tous les eſprits, de la conduite qu'il tient, quand il en eſt agité?

Si la nature, en tiſſant ſa toile d'amitié, a entrelaſſé dans la piéce quelques fils d'amour & de deſir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher? Oh! châtie de pareils ſtoïques, grand maître de la nature! m'écriois-je en moi-même... En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que ſoit le péril où je me trouve expoſé, quelle que ſoit ma ſituation, laiſſe-moi ſentir les mouvemens des paſſions qui appartiennent à l'hu-

nité.. Et ſi je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta juſtice... C'eſt toi qui nous as formés... Nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes.

Je n'eus pas ſitôt adreſſé cette courte priere au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, & la conduiſis hors de la chambre... Elle ſe tint près de moi juſqu'à ce que j'euſſe fermé la porte, & que j'en euſſe mis la clef dans ma poche... Alors la victoire étoit décidée... & elle ne l'étoit pas un inſtant auparavant; alors je lui donnai un baiſer ſur la joue... Je la repris par la main, & la menai en toute ſûreté juſqu'à la porte de la rue.

CHAPITRE VI.

Le Myſtere.

UN homme qui connoit le cœur humain, jugera aiſément qu'il m'étoit impoſſible de retourner ſitôt dans ma chambre. C'eût été paſſer d'un morceau muſical dont le feu avoit animé toutes mes affections, à une clef froide.... Je reſtai donc quelque tems ſur la porte de l'hôtel, & je m'occupai à examiner les paſſans, & à former ſur eux les conjectures que leurs différentes allures me ſuggéroient; mais un ſeul objet fixa

bientôt toutes mes attentions, & les confondit. C'étoit un grand homme ſec, d'un ſérieux philoſophique, & d'une mine hâlée, qui paſſoit & repaſſoit gravement dans la rue, & n'alloit jamais au-delà de ſoixante pas de chaque côté de la porte. Il paroiſſoit avoir à-peu-près cinquante ans & avoit une petite canne ſous le bras.... Son habit, ſa veſte & ſa culotte étoient de drap noir, un peu uſé, mais encore propre. A ſa maniere d'ôter ſon chapeau, & d'acoſter un grand nombre de paſſans, je jugeai qu'il demandoit l'aumône, & je préparai quelque monnoie pour la lui donner, quand il s'adreſſeroit à moi en paſſant.... Mais il paſſa ſans me rien demander, & cependant ne fit pas ſix pas, ſans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venoit devant lui... J'avois plus l'air de lui donner qu'elle.... A peine eût-il fini, qu'il ôta ſon chapeau à une autre.... Un monſieur, d'un certain âge avançoit lentement vers lui, & il étoit ſuivi d'un jeune homme fort bien mis..... Il les laiſſa paſſer tous deux ſans leur rien dire.... Mais une femme qui ſurvint un inſtant après, en fut ſaluée.... Je reſtai à l'obſerver une bonne demi heure, & il fit pendant ce tems une douzaine de tours en avant & en arriere, en ſuivant conſtamment le même plan.

Il y avoit deux choſes dans ſa conduite qui m'inquiétoient, & qui me faiſoient faire

inutilement beaucoup de réflexions, c'étoit de ſavoir pourquoi il ne contoit ſon hiſtoire qu'aux femmes, & enſuite quelle eſpece d'éloquence, il employoit pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle étoit inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonſtances me rendoient encore ce myſtere plus impénétrable. C'eſt qu'il diſoit tout bas à chaque femme ce qu'il avoit à lui dire, & d'une façon qui avoit plutôt l'air d'un ſecret confié que d'une demande; & qu'il réuſſiſſoit toujours. Il n'arrêta pas une ſeule femme qui ne tirât ſa bourſe, pour lui donner quelque choſe.

J'eus beau réfléchir. Je ne pus me former de ſyſtème pour expliquer ce phénomene. C'étoit une énigme à m'occuper tout le reſte de la ſoirée, & je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Le Cas de Conſcience.

MON hôte me ſuivit, & à peine fut-il entré, qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela, lui dis-je, mon ami?... Pourquoi?.... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela eſt contre les regles de ma maiſon... Fort bien! lui dis-je, & nous nous quitterons tous bons amis; car la jeune fille n'a point eu de mal.... ni moi non plus, & je vous laiſſerai, comme je vous ai trouvé.... C'en eſt aſſez, reprit-il, pour perdre mon hôtel de réputation.... Cela n'eſt pas équivoque... Voyez, ajouta-t-il, en me montrant le pied du lit où nous avions été aſſis.... J'avoue que cela avoit quelque apparence d'un témoignage; mais mon orgueil ſouffroit d'entrer en explication avec lui, & ſans lui faire de détail, je lui dis de ſe tranquilliſer, de dormir auſſi bien que je le ferois cette nuit, & que je le paierois demain matin.

Je ne me ſerois pas ſoucié, monſieur, de vous voir une douzaine de filles.... Et je n'ai jamais ſongé, moi, à en avoir une ſeule, lui dis-je, en l'interrompant.... pourvu, ajouta-t-il, que ç'eût été le matin....

Eſt-ce que la différence des momens du jour met à Paris de la différence dans le mal? Cela en fait beaucoup, monſieur, par rapport à la décence.... Je goûte une bonne diſtinction, & je ne pouvois pas me fâcher bien vivement contre cet homme.... J'avoue, pourſuivit-il, qu'il eſt néceſſaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de ſoie.... & ce n'eſt rien, quand une femme qui vend de tout cela, vient avec une boëte de carton.... Cela paſſe.... Oh! en ce cas votre conſcience & la mienne ſont à l'abri : car, ſur ma foi, elle en avoit une... mais je n'y ai pas regardé.... Monſieur n'a donc rien acheté? dit-il. Rien du tout, dis-je.... C'eſt que je vous recommande, monſieur, une jeune fille qui vous vendra en conſcience.....A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce ſoir.... Il me fit une profonde révérence, & ſe retira ſans répliquer.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je. Mais quel profit en tirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'eſt qu'une ame vile. Et enſuite? Enſuite?.... J'étois trop près de moi pour dire que c'étoit pour l'amour des autres.... Je n'avois point de bonne réponſe à me faire à cette queſtion... Il y avoit plus de mauvaiſe humeur que de principe dans mon projet.... & il me déplaiſoit même avant de l'exécuter.

Google

Une jeune griſette entra quelques minutes après avec une boëte de dentelles.... Elle vient bien inutilement, me dis-je, je n'acheterai certainement rien.

Elle vouloit me faire tout voir.... Mais il étoit difficile de me montrer quelque choſe qui me plût.... Cependant elle ne faiſoit pas ſemblant de s'appercevoir de mon indifférence. Son petit magaſin étoit ouvert, & elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia l'une après l'autre avec beaucoup de patience & de douceur.... Il ne tenoit qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter ; elle me laiſſoit le tout pour le prix que je voudrois lui en donner... La pauvre créature ſembloit avoir de l'ardeur pour gagner quelque choſe, & fit ce qu'elle put pour vaincre mon obſtination.... Le jeu de ſes graces étoit cependant plus animé par un air naïf & careſſant que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaiſance & de bonté qui le rende dupe, *tant pis*. Mon cœur s'amollit, & ma derniere réſolution ſe changea auſſi facilement que la premiere.... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres ? Si tu ès tributaire de ce tyran d'hôte, me diſois-je, en fixant la jeune marchande, je plains ton ſort.

Je n'aurois eu que quatre louis dans ma bourſe, que je ne l'aurois pas renvoyée

ſans en dépenſer trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'hôte va partager ſon profit avec elle... Qu'importe ? je n'ai fait que payer comme tant d'autres ont fait avant moi pour une action qu'ils n'ont pu commettre, & dont ils n'avoient pas même eu l'idée.

CHAPITRE VII.

L'Enigme.

LA FLEUR, en me ſervant au ſouper, me dit que l'hôte étoit bien fâché de l'affront qu'il m'avoit fait, en me diſant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut paſſer une nuit tranquille, ne ſe couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut ſe réconcilier... Je dis donc à La Fleur, de dire à l'hôte, que j'étois fâché moi-même de lui avoir donné occaſion de me faire ce mauvais compliment. Vous pouvez même lui ajouter, ſi la jeune fille revenoit encore, que je ne veux plus la revoir.

Ce n'étoit pas à lui que je faiſois ce ſacrifice, c'étoit à moi-même.... *Après l'avoir échappé auſſi belle*, je m'étois réſolu de ne plus courir de riſques, & de tâcher de quit-

ter Paris avec le même fonds de vertu que j'y avois apporté.

Mais, monſieur, dit La Fleur, en me ſaluant juſqu'à terre, c'eſt ne pas ſuivre le ton.... Monſieur changera, ſans doute, de ſentiment. Si, par haſard, il vouloit s'amuſer.... Je ne trouve point en cela d'amuſement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon Dieu ! dit La Fleur en ôtant le couvert.

Il alla ſouper, & revint une heure après pour me coucher. Perſonne n'étoit plus attentif que lui ; mais il étoit encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyois qu'il vouloit me dire quelque choſe, & qu'il n'oſoit le faire. Je ne pouvois concevoir ce que ce pouvoit être, & je ne me mis pas beaucoup en peine de le ſavoir. J'avois une autre énigme plus intéreſſante à développer. Le manége de l'homme que j'avois vu, m'occupoit. J'en aurois bien voulu connoître tous les reſſorts, & ce n'eſt point la curioſité qui m'excitoit. C'eſt un principe de recherche ſi bas, que je ne donnerois pas une obole pour la ſatisfaire... Mais un ſecret qui amolliſſoit ſi promptement & avec autant d'efficacité le cœur du beau ſexe, étoit à mon avis un ſecret qui valoit la pierre philoſophale. Si les deux Indes m'euſſent appartenu, j'en aurois donné une pour le ſavoir.

Je le tournai & retournai inutilement

toute la nuit dans ma tête. Mon eſprit, le lendemain matin en m'éveillant, étoit auſſi épuiſé par mes rêves que celui du Roi de Babylone l'avoit été par ſes ſonges. Je n'héſitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme auroit embarraſſé tous les ſavans de Paris, auſſi bien que ceux de la Chaldée.

CHAPITRE VIII.

Le Dimanche.

CETTE nuit amena le Dimanche. La Fleur, en m'apportant du thé, du pain & du beurre pour mon déjeuné, étoit ſi paré que j'eus de la peine à le reconnoître.

En le prenant à Montreuil, je lui avois promis un chapeau neuf avec une ganſe & un bouton d'argent, & ſix louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avois donné ſept pour avoir le tout; & le bon garçon avoit, on ne peut mieux, employé ſon argent.

Il avoit acheté un fort bel habit d'écarlate, & la culotte de même.... Cela n'avoit été porté que peu de tems.... Je lui fus mauvais gré de me dire qu'il avoit fait cette emplette à la fripperie. L'habillement étoit ſi frais, que, quoique je fuſſe bien qu'il ne pouvoit pas être neuf, j'aurois ſouhaité

m'imaginer que je l'avois fait faire exprès pour lui. Mais c'eſt une délicateſſe qui ne bleſſe pas beaucoup à Paris.

La veſte qu'il avoit achetée étoit de ſatin bleu, aſſez bien brodée en argent, un peu uſée, mais encore fort apparente ; le bleu n'étoit pas trop foncé, & cela s'aſſortiſſoit très-bien avec l'habit & la culotte. Il avoit une bourſe, un ſolitaire, des manchettes brodées, des bas de ſoie. Il étoit bien accommodé. La nature lui avoit donné une belle figure qui ne lui avoit pas couté un ſol.... En un mot, tout cela alloit fort bien enſemble.

C'eſt ainſi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonniere de ſon habit. Il y avoit dans tout ſon maintien un air de gaieté & de propreté, qui me rappella que c'étoit Dimanche.... Je conjecturai, auſſi-tôt, en combinant les choſes, que ce qu'il avoit à me dire le ſoir, étoit de me demander la permiſſion de paſſer ce jour là, comme on le paſſe à Paris. J'y avois à peine penſé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une ſorte de confiance que je ne le refuſerois pas, il me pria de lui accorder la journée.

Mais pourquoi faire, La Fleur? il me dit ingénuement que c'étoit pour faire le galant vis-à-vis de ſa maîtreſſe.

Moi, j'avois préciſément à le faire vis-à-vis de Madame de R. J'avois retenu ex-

près mon carroſſe de remiſe ; & ma vanité n'auroit pas été peu flattée, d'avoir un domeſtique auſſi élégant derriere ma voiture. J'avois de la peine à me réſoudre à me paſſer de lui dans cette occaſion.

Mais il ne faut pas raiſonner dans ces petits embarras : il faut ſentir. Les domeſtiques ſacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous : mais ils ne ſacrifient pas la nature. Ils ont leur vanité, leurs ſouhaits auſſi bien que leurs maîtres.... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, ſi je peux me ſervir de cette expreſſion, & leurs attentes ſont quelquefois ſi déraiſonnables, que ſi leur état ne me donnoit pas le moyen de les mortifier, je voudrois ſouvent les en fruſtrer.... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire, lorſque je les maîtriſe : Je le ſais bien.... Je ſais que je ſuis votre domeſtique.... Je ſens alors que je ſuis déſarmé de tout le pouvoir d'un maître.

La Fleur, tu peux aller, lui dis-je.... Mais quelle eſpece de maîtreſſe as-tu fait depuis ſi peu de tems que tu ès à Paris ?... Et La Fleur, en mettant la main ſur ſa poitrine, me dit que c'étoit une demoiſelle qu'il avoit vue chez M. le comte de B.... La Fleur avoit un cœur fait pour la ſociété, &, à dire vrai, il en laiſſoit échapper de maniere ou d'autre auſſi peu d'occaſions que ſon maître.... Mais comment

celle-ci vint-elle? Dieu le ſait. Tout ce qu'il m'en dit, c'eſt que pendant que j'étois chez le comte, il avoit fait connoiſſance avec la demoiſelle, au bas de l'eſcalier. Le comte m'avoit accordé ſa protection; & La Fleur avoit ſu ſe mettre dans les bonnes graces de la demoiſelle. Elle devoit venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres perſonnes de la maiſon de Mr. le comte, & il avoit fait la partie de paſſer la journée avec eux ſur les Boulevards.

Gens heureux! qui, une fois la ſemaine, au moins, mettez de côté vos embarras & vos ſoucis; & qui, en chantant & danſant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines & de chagrins qui accable les autres nations.

CHAPITRE IX.

Occupation imprêvue.

LA FLEUR ſans y ſonger plus que moi, m'avoit laiſſé de quoi m'amuſer tout le jour.

Il m'avoit apporté le beurre ſur une feuille de figuier. Il faiſoit chaud, & il avoit demandé une mauvaiſe feuille de papier pour mettre entre ſa main & la feuille de figuier.

Cela tenoit lieu d'une aſſiette, & je lui dis de mettre le tout ſur une table comme cela étoit. Le congé que je lui avois donné, m'avoit déterminé à ne point ſortir. Je lui dis de s'en aller, & d'avertir, en paſſant, le traiteur, que je dînerois à l'hôtel.

Dès que j'eus déjeuné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allois faire autant de la feuille de papier, mais elle étoit imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troiſieme. Cela excita ma curioſité. Je baiſſai la fenêtre, je m'aſſis, & je me mis à lire.

C'étoit du vieux françois, dont la date paroiſſoit être du tems de Rabelais; & c'étoit peut-être lui qui en étoit l'auteur. Le caractere étoit gothique & ſi effacé par

l'humidité & par l'injure du tems, que j'eus bien de la peine à le déchifrer.... J'en abandonnai même la lecture, j'écrivis une lettre à mon ami Eugene... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, je t'écrivis auſſi, ma chere Liſette, pour me calmer : mais, irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, & je m'obſtinois à le lire, quand le dîner vint.

Je réveillai mes eſprits par une bouteille de vin de Bourgogne.... & je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (*a*) n'avoient jamais été plus appliqués à pénétrer le ſens de quelque médaille, & en deux ou trois heures d'eſſai, je crus m'appercevoir que je comprenois ce que je liſois.... Mais, pour m'en aſſurer davantage, je me mis à le traduire en Anglois, pour voir la figure que cela feroit... Je faiſois de tems en tems quelques tours dans ma chambre, je me mettois à la fenêtre, je reprenois la plume, & à neuf heures du ſoir, j'eus enfin achevé mon travail.... On en dira ce qu'on voudra : le voici.

(*a*) Savans Antiquaires.

CHAPITRE X.

Fragment.

OR, comme la femme du notaire disputoit ce point un peu trop vivement avec le notaire, je voudrois, dit le notaire, en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez-vous alors, dit-elle en se levant précipitamment.... La femme du notaire étoit une petite femme vaine & colérique.... Et le notaire, pour éviter un ouragan, jugea à propos de répondre avec douceur.... J'irois, dit-il, au lit... Vous pouvez aller au diable, dit la femme du notaire.

Or, il n'y avoit qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies; & le notaire qui ne se soucioit pas de coucher avec une femme qui venoit de l'envoyer au diable, & qui, un peu plus échauffée, n'auroit peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part, prit son chapeau, sa canne & son manchon, & sortit de la maison.

La nuit étoit pluvieuse & venteuse, &

il marchoit mal à ſon aiſe vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui paſſent ſur le Pont-Neuf, doivent avouer que c'eſt le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de riviere ſur la ſurface du globe.

Je ne ſais ſi je me trompe; à ce trait, on diroit que l'Auteur du Fragment n'étoit pas François : mais continuons. Cela vaut mieux qu'une mauvaiſe réflexion.

Le ſeul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne, & tous les Caſuiſtes faſſent à ce pont, c'eſt que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blaſphême plus ſouvent la nature à l'occaſion de ce météore.... & cela eſt vrai, mes bons amis. Il y ſouffle vigoureuſement, il vous y houſpille avec des bouffées ſi ſubites & ſi fortes, que de cinquante perſonnes qui le paſſent, il n'y en a pas une qui ne coure le riſque de ſe voir enlever ou de montrer quelque choſe.

Le pauvre notaire, qui avoit à garantir ſon chapeau d'accident, appuya deſſus le bout de ſa canne : mais comme il paſſoit en ce moment auprès de la ſentinelle, le bout de ſa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la ſentinelle; & le vent qui n'avoit preſque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la riviere.

C'eſt un coup de vent, dit en l'attrapant un bachoteur qui ſe trouva là.

La ſentinelle étoit un gaſcon. Il devint furieux, releva ſa mouſtache, & mit ſon arquebuſe en joue.

Dans ce tems-là, on ne faiſoit partir les arquebuſes que par le ſecours d'une mêche. Le vent, qui fait des choſes bien plus étranges, avoit éteint la lanterne de papier d'une vieille femme; & la vieille femme avoit emprunté la mêche de la ſentinelle pour la rallumer... Cela donna le tems au ſang du gaſcon de ſe refroidir, & de faire tourner l'aventure plus avantageuſement pour lui... Il courut après le notaire, & ſe ſaiſit de ſon caſtor. C'eſt un coup de vent, dit-il, pour rendre ſa capture auſſi légitime que celle du bachoteur.

Le pauvre notaire paſſa le pont ſans rien dire; mais arrivé dans la rue Dauphine, il ſe mit à déplorer ſon ſort.

Que je ſuis malheureux! diſoit-il. Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes & du vent? Etois-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit ſans ceſſe contre mes confreres & contre moi? Ma deſtinée étoit-elle donc de me voir forcé par les foudres de l'Egliſe à contracter un mariage avec une femme qui étoit ſi douce, avant qu'elle ſe mêlât de cette affaire, & qui eſt, à préſent, pire qu'une furie? D'être chaſſé

de chez moi par des vents domeſtiques, & dépouillé de mon caſtor par ceux du pont? Me voilà à tète nue & à la merci des bouraſques d'une nuit pluvieuſe & orageuſe, & du flux & reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller, où paſſer la nuit? quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas pouſſera chez moi les pratiques de mes confreres?

Le notaire ſe plaignoit ainſi, lorſqu'il entendit, du fond d'une allée obſcure, une voix qui crioit à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche... Or, le notaire qui étoit là, ſe crut le notaire déſigné.... C'eſt ainſi que l'occaſion fait le larron. Il entra dans l'allée, & s'y enfonça juſqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là il entra dans une grande ſalle, & une vieille ſervante l'introduiſit dans une chambre encore plus grande, où il y avoit pour tous meubles une longue pertuiſane, une cuiraſſe, une vieille épée rouillée, & une bandouilliere qui étoient ſuſpendues à des cloux à quatre endroits différens le long du mur.

Un vieux perſonnage, autrefois gentilhomme, & qui l'étoit encore, en ſuppoſant que l'adverſité & la miſere ne flétriſſent pas la nobleſſe, étoit couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tète appuyée ſur ſa main en guiſe de chevet. Il y avoit une petite table tout auprès du

lit, & ſur la petite table, une chandelle qui éclairoit tout l'appartement. On avoit placé la ſeule chaiſe qu'il y eût près de la table; & le notaire s'aſſit ſur la chaiſe. Il tira de ſa poche une écritoire & une feuille ou deux de papier qu'il mit ſur la table... Il exprima du coton de ſon cornet, un peu d'encre avec ſa plume, & la tête baiſſée au-deſſus de ſon papier, il attendoit d'une oreille attentive, que le gentilhomme lui dictât ſon teſtament.

Hélas! M. le notaire, dit le gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puiſſe ſeulement payer les frais de mon teſtament, ſi ce n'eſt mon hiſtoire.... Et je vous avoue que je ne mourrois pas tranquillement, ſi je ne l'avois léguée au public.... Je vous légue à vous, qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... Mais prenez garde que le libraire ne vous les écorne... C'eſt une hiſtoire ſi extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité.... Elle fera la fortune de votre maiſon... Mais encore une fois, prenez garde au libraire... Le notaire, dont l'encre étoit ſéchée, en puiſa encore comme il put... Puiſſant directeur de tous les événemens de ma vie! s'écria le vieux gentilhomme, en levant les yeux & les mains vers le ciel, ô! toi, dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, juſqu'à cette ſcene de déſolation, aide

aide la mémoire fautive d'un infirme & affligé... Dirige ma langue par l'eſprit de ta vérité éternelle, & que cet étranger n'écrive rien qui ne ſoit déjà écrit dans ce livre inviſible qui doit me condamner ou m'abſoudre.

Le notaire, qui avoit ouï dire que les Romans n'étoient que des menſonges, étoit enchanté d'en avoir un à écrire qui ne ſeroit que des vérités.... Il éleva ſa plume entre ſes yeux & la chandelle, pour voir ſi rien ne s'oppoſeroit à la netteté de ſon écriture, & il n'avoit jamais été ſi bien préparé.

Cette hiſtoire, M. le notaire, ajouta le moribond, réveillera toutes les ſenſations de la nature... Elle affligera les cœurs humains... Les ames les plus dures, les plus cruelles en ſeront émues de compaſſion.

Le notaire brûloit d'impatience de la commencer, & l'on ſoupçonne même qu'il conçut le projet, dès ce moment, de la donner au public, comme ſi elle étoit de lui.., il s'imaginoit qu'on regarderoit comme un prodige qu'un notaire eût ſçu écrire quelque choſe en françois.... Il reprit donc de l'encre pour la troiſieme fois; & le malade, en ſe tournant de ſon côté, lui dit: écrivez, M. le notaire; & le notaire écrivit ce qui ſuit.

Où eſt le reſte? dis-je à La Fleur qui entra en ce moment dans ma chambre.

CHAPITRE XII.

Le Bouquet.

LE reſte, Monſieur? dit-il, quand je lui eûs dit ce qui me manquoit. Il n'y en avoit que deux feuilles, celle-ci & une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avois, & que j'ai donné à la demoiſelle que j'ai été trouver ſur le Boulevard... Je t'en prie, La Fleur, retourne la voir, & demande-lui l'autre feuille, ſi par haſard elle l'a conſervée. Elle l'aura, ſans doute, dit-il, & il part en volant.

Il ne fut que quelques inſtans à revenir. Il étoit eſſoufflé, & plus triſte que s'il eût perdu la choſe la plus précieuſe.... Juſte ciel! me dit-il, Monſieur, il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu; & la volage, en ce peu de tems, a donné ce gage de ma tendreſſe à un valet-de-pied du comte.... J'ai été le lui demander : il l'avoit donné lui-même à une jeune lingere du coin; & celle-ci en a fait préſent à un joueur de violon, qui l'avoit emporté je ne ſais où... Et la feuille de papier avec? Oui, Monſieur... Nos malheurs étoient enveloppés dans la même aventure.... Je ſoupirai; & La Fleur ſoupira, mais un peu plus haut.

Quelle perfidie ! s'écrioit La Fleur. Cela eſt malheureux, diſoit ſon maître.

Cela ne m'auroit pas fait de peine, diſoit La Fleur, ſi elle l'avoit perdu.... Ni à moi, La Fleur, ſi je l'avois trouvé.

CHAPITRE XIII.

L'Acte de Charité.

UN homme qui craint d'entrer dans un paſſage obſcur, peut être très-galant homme, & propre à faire mille choſes. Mais il lui eſt impoſſible de faire un bon Voyageur Sentimental. Je fais peu de cas de ce qui ſe paſſe au grand jour & dans les grandes rues... La nature eſt retenue & n'aime pas à agir devant des ſpectateurs. Mais on voit quelquefois dans un coin retiré de courtes ſcenes qui valent mieux que tous les ſentimens d'une douzaine de tragédies du théâtre François réunies... Elles ſont cependant bien bonnes.... Elles ſont auſſi utiles aux guerriers; &, quand je veux faire quelque ſermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, & j'y trouve un fonds inépuiſable de matériaux... La Cappadoce, le Pont, l'Aſie, la Phrygie, la Pamphilie, le Mexique me fourniſſent des textes auſſi bons que la Bible.

Il y a un paſſage fort long & fort obſcur qui va de l'opéra Comique à une rue fort étroite. Il eſt fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent ſe retirer tranquillement à pieds, quand la foule des carroſſes s'eſt écoulée. Le bout de ce paſſage, vers la ſalle, eſt éclairé par un lampion, dont la lumiere foible ſe perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon eſt peu utile, mais il ſert d'ornement. Il eſt, de loin, comme une étoile fixe de la moindre grandeur.... Elle brûle & ne fait aucun bien à l'univers.

J'apperçus dans ce paſſage, à cinq ou ſix pas de la rue, deux dames qui ſe tenoient par le bras, & qui avoient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, preſqu'à côté d'elles, & m'y tins tranquillement... J'étois en noir, &, à peine pouvoit-on diſtinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Je ne pouvois pas trop bien diſcerner moi-même les traits des deux dames; mais j'avois paſſé tout près d'elles, & j'avois, je crois, remarqué que celle dont j'étois le plus proche, étoit grande, maigre, & d'environ trente-ſix ans. L'autre étoit auſſi grande, auſſi maigre, & paroiſſoit plus âgée. Je ne ſais ſi elles étoient mariées, ſi elles étoient veuves, ou ſi ce n'étoit par haſard un duo de triſtes veſtales, auſſi ennuyées de l'être, que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus

voir le mieux, c'eſt qu'elles n'avoient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des amans qu'à leurs tendres careſſes... Je ne pouvois pourtant pas les rendre heureuſes... Mais le bonheur ce ſoir étoit deſtiné à leur venir d'une autre main.

Une voix baſſe, avec une bonne tournure d'expreſſion, terminée par une douce cadence, ſe fit entendre, & leur demanda, pour l'amour de Dieu, une piece de douze ſols entr'elles d'eux... Il me parut ſingulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, & ſur-tout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement, ou en plein jour, ou dans l'obſcurité... Les dames en parurent tout auſſi ſurpriſes que moi... Douze ſols, dit l'une. Une piece de douze ſols ! dit l'autre, & point de réponſe.

Je ne ſais Meſdames, dit le pauvre, comment demander moins à des perſonnes de votre rang, & il leur fit une profonde révérence.

Paſſez, paſſez, dirent-elles, nous n'avons point d'argent.

Il garda le ſilence pendant une minute ou deux, & renouvella ſa priere.

Ne fermez pas vos oreilles, mes belles Dames, dit-il, à mes accens.... Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnoie... Que Dieu vous béniſſe donc, dit-il, & multiplie envers

vous ſes faveurs.... ! L'aînée mit la main dans ſa poche... Voyons donc, dit-elle, ſi je trouverai un ſol marqué... Un ſol marqué ! Ah ! donnez la piece de douze ſols, dit l'homme. La nature a été libérale à votre égard : ſoyez-le envers un malheureux qu'elle ſemble avoir abandonné.

Volontiers, dit la plus jeune, ſi j'en avois.

Beautés compatiſſantes, dit-il, en s'adreſſant à toutes deux, il n'y a que votre bonté, votre bienfaiſance, qui donnent à vos yeux un éclat ſi doux & ſi brillant... Et c'eſt ce qui faiſoit dire tout-à-l'heure au Marquis de Villiers & à ſon frere, en paſſant, des choſes ſi agréables de vous...

Les deux Dames s'affecterent, & toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche, & en tirerent chacune une piece de douze ſols. Le pauvre & elles ne lutoient plus : il n'y eut de conteſtations qu'entr'elles pour ſavoir qui donneroit la piece de douze ſols ; & leur envie paroiſſoit de l'empreſſement. La diſpute ſe termina par les donner toutes deux ; & l'homme ſe retira.

CHAPITRE XIV.

L'Enigme expliquée.

JE courus vîte après lui, & je fus tout étonné de voir le même homme que j'avois vu devant l'hôtel de Modene, & qui m'avoit jeté l'eſprit dans un ſi grand embarras... Je découvris tout d'un coup ſon ſecret ou, au moins, ce qui en étoit la baſe : c'étoit la flatterie.

Parfum délicieux ! Quel rafraîchiſſement ne donnes-tu pas à la nature ! Comme tu remues toutes ſes puiſſances & toutes ſes foibleſſes ! Avec quelle douceur tu pénétres dans le ſang, & tu l'aides à franchir les paſſages les plus difficiles qu'il rencontre dans ſa route pour aller au cœur !

L'homme, en ce moment, n'étoit pas gêné par le tems, & il prodigua à ces Dames ce qu'il étoit, ſans doute, forcé d'épargner dans d'autres circonſtances. Il eſt ſûr qu'il ſavoit ſe réduire à moins de paroles dans les cas preſſés, tels que ceux qui arrivoient dans la rue. Mais, comment faiſoit-il ?... L'inquiétude de le ſavoir ne me tourmente pas. C'eſt aſſez pour moi d'être inſtruit qu'il gagna deux pieces de douze ſols... Que ceux qui ont fait une fortune plus conſidérable par la flatterie, expliquent le reſte. Ils y réuſſiront mieux que moi.

CHAPITRE XV.

Eſſai.

NOus nous avançons moins dans le monde en rendant des ſervices qu'en en recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons, & nous l'arroſons, parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B... qui m'avoit été ſi utile pour mon paſſeport, me le fut encore.... Il étoit venu à Paris, & devoit y reſter quelques jours.... Il s'empreſſa de me préſenter à d'autres, & ainſi de ſuite.

Je venois de découvrir, aſſez à tems, le ſecret que je voulois approfondir pour tirer parti de ces honneurs, & les mettre à profit. Sans cela je n'aurois dîné ou ſoupé qu'une ſeule fois à la ronde chez toutes ces perſonnes, comme cela ſe pratique ordinairement, & en traduiſant, ſelon ma coutume, les figures & les attitudes Françoiſes en Anglois, j'aurois vu à chaque fois que j'avois pris le couvert de quelqu'un qui auroit été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de réſigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurois pas ſu les conſerver... Mon ſecret

opéra ſi bien que les choſes n'allerent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux duc de... Il s'étoit ſignalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythere, & il conſervoit encore l'idée de ſes jeux & de ſes tournois... Mais il auroit voulu faire croire que les choſes étoient encore ailleurs que dans ſa tête. Je veux, diſoit-il, faire un tour en Angleterre, & il s'informoit beaucoup des Dames Angloiſes... Croyez-moi, lui dis-je, M. le Duc, reſtez où vous êtes. Les Seigneurs Anglois ont beaucoup de peine à obtenir de nos Dames un ſeul coup d'œil favorable; & le vieux Duc m'invita à dîner.

M. de... Fermier Général, me fit une foule de queſtions ſur nos taxes... J'entends dire, me dit-il, qu'elles ſont conſidérables.... Oui, lui dis-je, en lui faiſant une profonde révérence, mais vous devriez nous donner le ſecret de les recueillir; & il me pria à ſouper dans ſa petite maiſon.

On avoit dit à la Vicomteſſe de G. que j'étois un homme d'eſprit... Madame la Vicomteſſe étoit elle-même une femme d'eſprit. Elle brûloit d'impatience de me voir & de m'entendre parler. Je ne fus pas plutôt aſſis que je m'apperçus que la moindre des inquiétudes étoit de ſavoir que j'euſſe de l'eſprit ou non... Il me ſembla qu'on ne m'avoit laiſſé entrer que pour que je fuſſe

qu'elle en avoit... Je prends le Ciel à témoin que je ne deſſerrai pas une fois les levres; & Madame de G. exigea que je fuſſe de la ſociété.

Madame de F.... aſſuroit à tout le monde qu'elle n'avoit jamais eu avec qui que ce ſoit une converſation plus inſtructive que celle qu'elle avoit eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une Dame d'un certain ton en France... Elle eſt coquette.... puis déiſte... & enfin dévote. L'empire ſubſiſte toujours, elle ne fait que changer de ſujets. Les eſclaves de l'amour ſe ſont-ils envolés à l'apparition de ſa trente-cinquieme année, ceux de l'incrédulité leur ſuccédent; viennent enſuite ceux de l'Egliſe.

Madame de F. chanceloit entre les deux premieres époques. Ses roſes commençoient à ſe faner, & il y avoit cinq ans, au moins, quand je lui rendis ma premiere viſite, qu'elle devoit pencher vers le Déiſme, & je m'en apperçus bientôt.

Elle me fit placer ſur le ſopha où elle étoit, afin de parler plus commodément & de plus près ſur la religion, & nous n'avions pas cauſé quatre minutes, qu'elle me dit : pour moi je ne crois à rien du tout.

Il ſe peut, Madame, que ce ſoit votre principe : mais je ſuis ſûr qu'il n'eſt pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs auſſi puiſſans. Une citadelle ne

réſiſte guères, quand elle en eſt privée... Rien n'eſt ſi dangereux pour une beauté que d'être Déiſte... & je dois cette dette à mon *credo* de ne pas vous le cacher. Hé! bon Dieu, Madame, quels ne ſont pas vos périls? Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je ſuis auprès de vous... & j'ai déja formé des deſſeins : qui ſait ſi je n'aurois pas tenté de les ſuivre, ſi je n'avois été perſuadé que les ſentimens de votre religion ſeroient un obſtacle à leur ſuccès?

Nous ne ſommes pas des diamans, lui dis-je, en lui prenant la main. Il nous faut des contraintes juſqu'à ce que l'âge ſe gliſſe ſur nous, & nous les donne... Mais, ma belle Dame, ajoutai-je, en lui baiſant la main que je tenois.... Il eſt encore trop tôt... Le tems n'eſt pas encore venu.

Je peux le dire.... Je paſſai dans tout Paris pour avoir converti Madame de F. Elle rencontra D... & l'Abbé M... & leur aſſura que je lui en avois plus dit en quatre minutes en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avoient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enrégiſtré ſur le champ dans la cotterie de Madame de F... qui différa de deux ans l'époque déja commencée de ſon Déiſme.

Je me ſouviens que j'étois chez elle un jour. Je tâchois de démontrer au cercle qui s'y étoit formé, la néceſſité d'une premiere cauſe.... J'étois dans le fort de mes preu-

ves, & tout le monde y étoit attentif, lorſque le jeune comte de S. me prit myſtérieuſement par la main.... Il m'attira dans le coin le plus reculé du ſalon, & me dit tout bas... vous n'y avez pas pris garde.... Votre ſolitaire eſt attaché trop ſerré.... Il faut qu'il badine... Voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, M. Yorick, ſuffit au ſage...

Et un mot qui vient du ſage, ſuffit, M. le comte ; & M. le comte m'embraſſa avec plus d'ardeur que je ne l'avois jamais été.

Je fus ainſi de l'opinion de tout le monde pendant trois ſemaines. Parbleu ! diſoit-on, ce M. Yorick a, ma foi, autant d'eſprit que nous... Il raiſonne à merveille, diſoit quelqu'autre. On ne peut être de meilleure compagnie, ajoutoit quelqu'un. J'aurois pu à ce prix manger dans toutes les maiſons de Paris, & paſſer ainſi ma vie au milieu du beau monde.... Mais quel métier ! J'en rougiſſois. C'étoit jouer le rôle de l'eſclave le plus vil. Tout ſentiment d'honneur ſe révoltoit contre ce genre de vie.... Plus les ſociétés dans leſquelles je me trouvois, étoient élevées, & plus je me trouvois forcé de faire uſage du ſecret que j'avois appris dans le cul-de-ſac de l'Opéra Comique.... Plus la cotterie avoit de réputation, & plus elle étoit fréquentée par les enfans de l'art, & il falloit les ſurpaſ-

ſer pour plaire.... & je languiſſois après les enfans de la nature. Une nuit que je m'étois vilement proſtitué à une demi-douzaine de perſonnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poſte, & je quittai Paris & les bons amis que l'adulation m'y avoit donnés.

CHAPITRE XVI.

Juliette.

JE voulois voir la Bretagne, & j'avois des raiſons pour paſſer par la Loire...Peut-être y rencontrerois-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais ſenti juſqu'à préſent l'embarras que cauſe l'abondance; mais quel ſpectacle pour un voyageur, quand il traverſe la Touraine dans le tems des vendanges, lorſque la nature verſe ſes bienfaits ſur le cultivateur laborieux, & que tout le monde eſt dans la joie! Que ces côteaux ſi rians & ſi agréables de la Loire, ſont différens de ces campagnes ſombres que nous traverſons en Angleterre! Je donnerois tous les palais de l'univers pour y avoir une cabane couverte de chaume,

mais c'eſt à une condition, ma Liſette; je voudrois que tu l'habitaſſes avec moi. Quel raviſſement pour mon cœur, en faiſant ce voyage ! La muſique à chaque pas battoit le tems au travail; & tous ſes enfans portoient leurs grappes, en danſant, au preſſoir.... Mes ſenſations n'ont jamais été ſi vives. Les aventures naiſſoient à toutes les poſtes où je m'arrêtois.

Juſte ciel ! quelle ample matiere eſt ſous ma main ! Elle me ſuffiroit pour vingt volumes, & hélas ! l'hiſtoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reſte à écrire.... Mon ami, M. Shandy, l'avoit connue près d'Amboiſe; & l'hiſtoire de cette fille infortunée, dont l'eſprit étoit égaré, m'avoit ſenſiblement affecté.... J'étois au relais de Veuves, & je ne pus réſiſter au deſir que j'avois de ſavoir de ſes nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied pour aller au village où demeuroient ſes parens.

J'avoue que c'étoit aller en chevalier *de la triſte figure*, à la recherche des aventures mélancholiques.... Mais je ne ſais comment cela arrive.... Je ne ſuis jamais plus convaincu qu'il exiſte en moi une ame, que quand je me trouve au milieu des accidens funeſtes.

Le vieille mere vint m'ouvrir la porte, & ſa phyſionomie me conta toute l'hiſtoire avant qu'elle ouvrit la bouche. Elle avoit

perdu ſon mari.... Il étoit mort, un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'eſprit de ſa fille Juliette.

Elle avoit d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui reſtoit, mais elle étoit, au contraire, un peu revenue à elle-même.... Elle me dit qu'elle étoit toujours inquiete: hélas! dit-elle, en pleurant, ma pauvre fille rode quelque part autour du village.

Pourquoi mon poulx bat-il langoureuſement pendant que j'écris ceci? Et pourquoi La Fleur, dont le cœur ne ſembloit tourné qu'à la joie, paſſa-t-il deux fois le dos de ſa main ſur ſes yeux, pendant que la femme nous parloit?

J'avois dit au poſtillon de conduire la chaiſe à Amboiſe. Lorſque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit ſentier qui menoit à un clos de vigne, j'apperçus la pauvre Juliette aſſiſe ſous un ſaule. Son coude étoit appuyé ſur ſes genoux, & ſa tête ſur ſa main.... Un petit ruiſſeau couloit au pied de l'arbre.... Je dis à La Fleur de gagner la ville, & d'ordonner le ſouper....

Elle étoit habillée de blanc, & à-peu-près comme mon ami me l'avoit dépeinte, ſi ce n'eſt que ſes cheveux, quand il la vit, étoient retenus par un réſeau de ſoie, & qu'en ce moment elle les avoit épars & flottans. Elle avoit auſſi ajouté à ſon corſet, un ruban

d'un verd pâle, qui en paſſant par deſſus ſon épaule, tomboit juſqu'à ſa ceinture, & ſuſpendoit ſon chalumeau .... Sa chevre lui avoit été auſſi infidele que ſon amant, & elle avoit, à ſa place, un petit chien qu'elle tenoit en leſſe avec une petite corde attachée à ſon bras.... Je regardai le chien, & elle le tira vers elle.... Tu ne me quitteras pas, Silvio, dit-elle. Je la fixai, & je vis aux larmes qui couloient de ſes yeux, pendant qu'elle proféroit ces mots, qu'elle penſoit plus à ſon pere qu'à ſon amant & à ſa chevre, qui avoient été inconſtans.

Je m'aſſis auprès d'elle, & elle me permit d'eſſuyer ſes pleurs avec mon mouchoir.... J'eſſuyai les miens à mon tour.... & je ſentis en moi des ſenſations qui ne pouvoient certainement provenir d'aucune combinaiſon de matiere & de mouvement.

Oh! je ſuis aſſuré que j'ai une ame. Les Matérialiſtes & tous les livres dont ils ont infecté le monde, ne pourront jamais me convaincre du contraire.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Suite de l'hiſtoire de Juliette.

JULIETTE étoit un peu revenue à elle. Je lui demandai ſi elle ſe ſouvenoit d'un grand homme pâle & maigre qui s'étoit aſſis entr'elle & ſa chevre, il y avoit deux ans.... Elle me dit qu'elle avoit eu l'eſprit fort aliéné dans ce tems, mais que cependant elle s'en ſouvenoit par deux circonſtances; l'une qu'elle voyoit bien, puiſque je venois la voir, que ce monſieur étoit touché de ſon ſort; & l'autre, parce que ſa chevre lui avoit dérobé ſon mouchoir, & qu'elle l'avoit battue pour cela. Elle l'avoit retrouvé & lavé dans le ruiſſeau, & l'avoit conſervé depuis dans ſa poche, pour le lui rendre, ſi jamais elle le revoyoit.... Il me l'a promis à demi, ajouta-t-elle : elle tira auſſi-tôt le mouchoir de ſa poche pour me le montrer.... Elle l'avoit enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouvelloit de tems en tems, & qui étoient liées avec un oſier.... Elle le déploya, & je vis qu'il étoit marqué d'une S. dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avoit été depuis ce tems-là à Rome, qu'elle avoit fait une fois le tour de l'Egliſe Saint Pierre....

qu'elle avoit trouvé ſon chemin toute ſeule à travers de l'Appenin, qu'elle avoit traverſé toute la Lombardie ſans argent.... & les chemins pierreux de la Savoie ſans ſouliers. Elle ne ſe ſouvenoit point de la maniere dont elle avoit été nourrie, ni comment elle avoit pu ſupporter tant de fatigues : mais Dieu, dit-elle, tempere le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif ! lui dis-je.... Ah ! ſi tu étois dans mon pays, où j'ai un petit hameau; je t'y menerois, je te mettrois à l'abri des accidens.... Tu mangerois de mon pain, tu boirois de ma coupe, j'aurois ſoin de ton Silvio.... Je te chercherois & te raménerois, quand tu ſuccomberois à tes écarts & à tes foibleſſes.... Je dirois mes prieres, quand le ſoleil ſe coucheroit.., & mes prieres faites, tu jouerois ton chant du ſoir ſur ton chalumeau.... L'encens de mon ſacrifice ſeroit plus agréable au Ciel, quand il ſeroit accompagné de celui d'un cœur douloureux....

Je ſentois la nature fondre en moi, en diſant tout cela ; & Juliette voyant que je prenois mon mouchoir déja trop mouillé pour m'en ſervir, voulut le laver dans le ruiſſeau.... Mais où le ferois-tu ſécher, ma chere enfant? Dans mon ſein, dit-elle. Cela me feroit du bien.

Eſt-ce que ton cœur reſſent encore des feux, ma chere Juliette?

Je touchois là une corde ſur laquelle étoient tendus tous ſes maux.... Elle me fixa quelques momens avec des yeux en déſordre, puis ſans rien dire, prit ſon chalumeau, & joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avois touchée, ceſſa..... Juliette revint à elle, laiſſa tomber ſon chalumeau, & ſe leva.

Où vas-tu, ma chere Juliette? lui dis-je. Elle me dit qu'elle alloit à Amboiſe. Hé bien, allons enſemble !

Elle me prit le bras, & allongea la corde, pour laiſſer à ſon chien la facilité de nous ſuivre avec plus de liberté.

CHAPITRE XVIII.

Les adieux.

Nous arrivâmes à Amboiſe : les places & les rues étoient pleines de monde : on y attendoit pour la premiere fois madame la Ducheſſe de.... Sa bienfaiſance y avoit devancé depuis long-tems ſon arrivée, & la joie étoit peinte ſur tous les viſages ; le plaiſir reſpiroit dans tous les cœurs.... O vertu ! voilà quels ſont tes charmes ! tu inſpires l'allégreſſe par-tout où tu te montres.

Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empreſſée. Juliette en étoit connue, & je vis qu'elle intéreſſoit tout le monde à ſon ſort : je m'arrêtai pour lui faire mon dernier adieu.

Juliette n'étoit pas grande, mais elle étoit bien faite. L'affliction avoit fait impreſſion ſur ſa phyſionomie.... Elle avoit un air délicat, & tout ce que le cœur peut deſirer en une femme.... Ah ! ſi elle pouvoit recouvrer ſon bon ſens, & ſi les traits de ma Liſette pouvoient s'effacer de mon eſprit. Juliette... oui, elle mangeroit de mon pain, elle boiroit de ma coupe... Je ferois plus, elle ſeroit reçue dans mon

ſein... elle ſeroit ma fille ou tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibes l'huile & le vin que la compaſſion d'un étranger verſe en paſſant ſur ta bleſſure.... L'Etre qui t'a créée peut ſeul la guérir.

CHAPITRE XIX.

La Touraine.

JE comptois ſur les ſenſations les plus joyeuſes, en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges... Mais je n'étois pas ſuſceptible d'en éprouver. Les ſcenes de gaieté qui ſe préſentoient à mes yeux à chaque pas, ne m'en inſpiroient point... Mon imagination me rappelloit ſans ceſſe Juliette aſſiſe d'un air triſte & penſif au pied de ſon ſaule, & je me trouvois près d'Angers, que ſon attitude mélancholique n'étoit pas encore effacée de mon eſprit.

Charmante ſenſibilité! ſource inépuiſable de nos plaiſirs les plus parfaits, & de nos douleurs les plus cuiſantes! tu enchaînes ton martyr ſur ſon lit de paille, où tu l'éleves juſqu'au ciel. Source éternelle de nos ſenſations! c'eſt ta divinité qui me donne ces émotions.... Mon ame, dans certains momens funeſtes & maladifs,

languit dans la nonchalance, & s'effraie de la deſtruction du corps qu'elle anime... Mais ce ne ſont que des paroles pompeuſes.... Je ſens en moi que cette deſtruction doit être ſuivie des plaiſirs & des ſoins les plus doux. Tout vient de toi, grand émanateur de ce monde ! C'eſt toi qui amollis nos cœurs, & nous rends compatiſſans aux maux d'autrui. C'eſt par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit, quand je ſuis languiſſant, qu'il écoute mes plaintes, & cherche à me conſoler. Tu fais paſſer quelquefois cette douce compaſſion dans l'ame du pâtre groſſier, qui habite les montagnes les plus âpres, il s'attendrit: quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de ſon voiſin.... Je l'ai vu dans ce moment, ſa tête appuyée contre ſa houlette, le contempler avec pitié... Ah ! ſi j'étois arrivé un moment plutôt, s'écrioit-il... Le pauvre agneau perd tout ſon ſang, il meurt, & ſon cœur en ſaigne.

Que la paix ſoit avec toi, généreux berger ! Tu t'en vas tout affligé... Mais le plaiſir balancera ta douleur; car le bonheur entoure ton hameau.... Heureuſe eſt celle qui le partage avec toi ! Heureux ſont les agneaux qui bondiſſent autour de toi!

CHAPITRE XX.

Le ſouper & les graces.

JE voulois aller voir un de mes anciens amis qui s'étoit retiré dans une petite ville d'Anjou, à ſix lieues à droite d'Angers. Le chemin eſt bien difficile pour la poſte, me dit-on.... Monſieur ſe connoît en difficultés, dit La Fleur... Venez toujours... Un fer ſe détacha d'un pied de devant du cheval de brancard, dans un chemin pierreux. Le poſtillon deſcendit & le mit dans ſa poche. A peine avions-nous fait une lieue, que le fer de l'autre pied ſe détacha auſſi, & il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin, ſans courir le riſque de faire bleſſer le cheval. Il falloit, au moins, lui donner un poids plus léger, & je deſcendis. J'apperçus une maiſon à quelques portées de fuſil du chemin, & je dis au poſtillon de m'y ſuivre. L'air de la maiſon & de tout ce qui l'entouroit, ne me fit point regretter mon déſaſtre. C'étoit une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avoit d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvoit entretenir l'abondance dans la maiſon d'un payſan, & de l'autre un petit bois qui pouvoit fournir de chauf-

fage.... Je laiſſai au poſtillon le ſoin de s'arranger, & j'entrai tout droit dans la maiſon.

La famille étoit compoſée d'un vieillard à cheveux blancs, de ſa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes & de leurs enfans.

Ils alloient ſe mettre à table pour manger leur ſoupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupoit le milieu de la table, & une bouteille de vin, à chaque bout, promettoit de la joie pendant le repas : c'étoit un feſtin d'amour & d'amitié.

Le vieillard ſe leve auſſi-tôt pour venir à ma rencontre, & m'invite, avec une cordialité reſpectueuſe, à me mettre à table. Mon cœur s'y étoit mis dès le moment que j'étois entré. Je m'aſſis tout de ſuite comme un des enfans de la famille, & pour en prendre plutôt le caractere, j'empruntai le couteau du vieillard, & je me coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, ſembloient me dire que j'étois le bien-venu, & qu'on me remercioit de la liberté que j'avois priſe.

Etoit-ce cela, ou dis-le-moi, Nature, étoit-ce autre choſe qui me faiſoit paroître ce morceau ſi friand? A quelle magie étois-je redevable des délices que je goûtois en bûvant un verre de vin de cette bouteille, & qui ſemble encore m'affecter le palais ?

Le ſouper étoit de mon goût : les graces qui le ſuivirent en furent encore plus.

Le ſouper fini, le vieillard donne un coup ſur la table avec le manche de ſon couteau. C'étoit le ſignal de ſe lever de table & de ſe préparer à danſer. Dans l'inſtant, les femmes & les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux ; & les hommes & les garçons vont à la porte pour ſe laver le viſage, & quitter leurs ſabots pour prendre des ſouliers. En trois minutes, toute la troupe eſt prête à commencer le bal ſur une petite eſplanade de gazon qui étoit devant la cour. Le vieillard & ſa femme ſortent les derniers. Je les accompagne, & je me place entr'eux ſur un petit ſopha de verdure.

Le vieillard, dans ſa jeuneſſe, avoit ſu jouer aſſez bien de la vielle, & il en jouoit encore paſſablement. La femme l'accompagnoit de la voix ; & les enfants & les petits enfants danſoient... Je danſois moi-même, quoiqu'aſſis.

Au milieu de la ſeconde danſe, & à quelques pauſes dans les mouvemens où ils ſembloient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation étoit l'effet d'une autre cauſe que celle de la ſimple joie.... Il me ſembla en un mot, que la Religion étoit mêlée pour quelque choſe dans la danſe... Je ne l'avois jamais vue s'engager dans ce plaiſir, & je commen-

çois à croire que c'étoit l'illuſion d'une imagination qui me trompe continuellement, lorſque la danſe finie, le vieillard me dit: monſieur, c'eſt là ma coutume. Dans toute ma vie, j'ai toujours eu pour regle, après ſouper, de faire ſortir ma famille pour danſer & ſe réjouir. Je m'imagine que le contentement & la gaieté de l'eſprit ſont les meilleures eſpeces de graces, qu'un homme comme moi, qui n'eſt point inſtruit, pouvoit rendre au ciel.

Ce ſeroient, peut-être, même auſſi les meilleures des plus ſavans prélats, lui dis-je.

CHAPITRE XXI ET DERNIER.

Le cas de délicateſſe.

IL y a entre la petite ville où j'allois, & Rennes, des chemins preſque impraticables, par les hauteurs, les deſcentes, les ruiſſeaux & les fondrieres qu'on trouve en certains endroits. Adieu alors à tous les mouvemens rapides & précipités ! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux ſentimens de ne pas aller ſi vîte. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire auſſi lentement qu'il voudroit, dans cette traverſe difficile. Les habitans en ſont pauvres, tranquilles, & doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien ! Le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, tréſor inépuiſable de vos ſimples vertus. Nature ! parmi tous tes déſordres, tu ès encore favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laiſſé que peu ici pour la faulx & la faucille : mais ce peu eſt en ſûreté, il eſt protégé..., Le plus fort n'envahit rien au plus foible. Heureuſes les demeures qui ſont ainſi miſes à l'abri de la cupidité & de l'envie !

Que le voyageur fatigué ſe plaigne, s'il

veut, des détours & des dangers de vos routes, de vos collines pierreuſes, de vos fondrieres, & des obſtacles de toutes eſpeces qui l'arrêtent dans ſon chemin... Moi, mes chers amis, j'aime à voyager parmi vous. Les habitans d'un village voiſin avoient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y paſſer la veille, & ils avoient encore pour deux heures d'ouvrage.... Il n'y avoit point d'autre remede que d'attendre avec patience. La nuit qui étoit pluvieuſe & orageuſe s'approchant, le voiturier fut obligé de s'arrêter dans la ſeule hôtellerie qu'il y avoit dans le village.

Je pris auſſi-tôt poſſeſſion de ma chambre à coucher... L'air étoit devenu très-froid, je fis faire bon feu, & je donnai des ordres pour le ſouper.... Je remerciois le ciel de ce que les choſes n'étoient pas pires, lorſqu'une dame & ſa femme-de-chambre arriverent dans l'auberge.

Il n'y avoit pas d'autre chambre à coucher dans la maiſon que la mienne; & l'hôteſſe les y amena ſans façon, en leur diſant qu'il n'y avoit d'autre perſonne qu'un Gentilhomme Anglois.... qu'il y avoit deux bons lits, & qu'il y en avoit un troiſieme dans le cabinet à côté... mais à la maniere dont elle parloit de ce troiſieme lit, il auroit preſque autant valu qu'elle n'en eût point eu... Elle ajouta qu'elle oſoit

avancer que le Monſieur feroit de ſon mieux pour arranger les choſes; & moi, pour ne pas tenir la Dame en ſuſpens, je lui dis que je ferois tout ce que je pourrois.

Mais cela ne vouloit pas dire que je la rendrois la maîtreſſe abſolue de ma chambre... J'en étois encore propriétaire, & j'avois le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la Dame de s'aſſeoir; je la plaçai dans le coin le plus chaud, je demandai du bois, je dis à l'hôteſſe d'augmenter le ſouper, & de ne point oublier que je lui avois recommandé de donner le meilleur vin.

La Dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu qu'elle jeta les yeux ſur les lits. Plus elle les regardoit, & plus ſon inquiétude ſembloit augmenter. J'en étois mortifié & pour elle & pour moi, & je n'étois, peut-être, pas moins embarraſſé qu'elle.

C'en étoit aſſez, pour cauſer cet embarras, que les lits fuſſent dans la même chambre... Mais ce qui nous troubloit le plus, c'étoit leur poſition. Ils étoient paralleles & ſi proches l'un de l'autre qu'il n'y avoit de place entre les deux que pour mettre une chaiſe.... Ils n'étoient guères plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée, d'un côté, s'avançoit fort avant dans la chambre, & avec une groſſe poutre, de l'autre, il formoit une eſpece

d'alcove qui n'étoit point du tout favorable à la délicateſſe de nos ſenſations...

D'ailleurs, les lits étoient ſi étroits, qu'il n'y avoit pas moyen de ſonger à faire coucher la femme de chambre avec ſa maîtreſſe. Si cela avoit été faiſable, l'idée qu'il falloit que je couchaſſe auprès d'elle, auroit gliſſé plus aiſément ſur l'imagination.

Le cabinet n'étoit pas conſolant. Il étoit humide, froid : la fenêtre en étoit à moitié briſée, il n'y avoit point de vitres.... Le vent y ſouffloit, il étoit ſi violent, qu'il me fit touſſer, quand j'y entrai avec la Dame pour le viſiter... L'alternative où nous nous trouvâmes réduits, étoit donc fort inquiétante. La dame ſacrifieroit-elle ſa ſanté à ſa délicateſſe, en abandonnant le lit à la femme de chambre ; ou la femme de chambre prendroit-elle le cabinet, en laiſſant la Dame expoſée aux entrepriſes qu'un joli minois peut ſuggérer à un étranger? Le cas n'étoit pas aiſé à réſoudre.

La Dame étoit une jeune Nantaiſe, d'environ vingt-cinq ans, dont le teint l'auroit diſputé à l'éclat des roſes. La femme de chambre étoit Blaiſoiſe, vive, leſte, & n'avoit pas plus de vingt ans. Ces circonſtances augmentoient les difficultés; & le poids, qui accabloit nos eſprits, n'étoit pas allégé par la délicateſſe que nous avions de ne pas

nous communiquer l'un à l'autre ce que nous ſentions dans cette occaſion.

Le ſouper vint & nous nous mîmes à table. Je crois que ſi nous n'euſſions pas eu du meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auroient été liées juſqu'à ce que la néceſſité nous eût forcé de leur donner de la liberté... Mais la Dame avoit heureuſement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans ſa voiture, & elle envoya ſa femme de chambre en chercher deux... Peu à peu nous nous ſentîmes inſpirés d'une force d'eſprit ſuffiſante pour parler, au moins ſans réſerve, de notre ſituation; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la choſe... Enfin, après l'avoir retournée dans tous les ſens, nous convînmes de nos articles, &, peut-être, n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieuſement des deux côtés. Voici le nôtre.

ARTICLE PREMIER.

Comme le droit de la chambre à coucher appartient à monſieur, & qu'il croit que le lit qui eſt le plus proche du feu eſt le plus chaud, il le céde à madame.

Accordé de la part de madame, pourvu que les rideaux des deux lits, qui ſont d'une toile de coton preſque tranſparente, &

trop étroits pour bien fermer, ſoient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entierement couſus avec une aiguille & du fil, afin qu'ils ſoient cenſés former une barriere ſuffiſante du côté de monſieur.

ARTICLE II.

Il eſt demandé de la part de madame, que monſieur ſoit enveloppé toute la nuit dans ſa robe-de-chambre.

Refuſé, parce que monſieur n'a pas de robe-de-chambre, & qu'il n'a dans ſon porte-manteau que ſix chemiſes & une culotte de ſoie noire.

La mention de la culotte de ſoie noire fit un changement total dans cet article... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe-de-chambre. Il fut donc convenu que j'aurois toute la nuit ma culotte de ſoie noire.

ARTICLE III.

Il eſt ſtipulé, de la part de madame, que, dès que monſieur ſera au lit, & que le feu & la chandelle ſeront éteints, monſieur ne dira pas un ſeul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prieres que monſieur fera, ne ſeront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eût qu'un point d'oublié. C'étoit la maniere

maniere dont la Dame & moi nous nous déshabillerions, & nous nous mettrions au lit... Il n'y avoit qu'une maniere de le faire; & le lecteur peut la déviner.... Je proteſte que ſi elle ne lui paroît pas la plus délicate & la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'eſt la faute de ſon imagination....

Enfin, nous nous couchâmes: je ne ſais ſi c'eſt la nouveauté de la ſituation ou quelque autre choſe qui m'empêcha de dormir; mais je ne pus fermer les yeux... Je me tournois tantôt d'un côté, tantôt de l'autre... & cela dura juſqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de mouvements inutiles, il m'échappa de m'écrier, ô mon Dieu!

Vous avez rompu le traité, monſieur, dit avec précipitation la Dame qui n'avoit pas plus dormi que moi... Je lui dis que non, en ſoutenant que ce n'étoit qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entiere du traité... & moi je prétendois qu'on avoit prévu le cas par le troiſieme Article.

La Dame ne voulut pas céder, & la diſpute affoiblit un peu ſa barriere... J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur, madame, ce n'eſt pas moi qui les ai détachées, lui dis-je, en étendant mon bras hors du lit, comme

pour affirmer ce que je disois... & j'allois ajouter que pour tout l'or du monde, je n'aurois pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la femme de chambre, qui nous avoit entendu, & qui craignoit les hostilités, étoit sortie de son cabinet, & s'étoit glissée doucement dans le passage qui étoit entre le lit de sa maîtresse & le mien; & en étendant le bras, je saisis la femme de chambre, &... *&c. &c. &c.* Mais *honni soit qui mal y pense.* Le jour parut... & nous n'eûmes point à rougir de nous voir. Nous partîmes. Je gagnai Rennes; & la Dame & sa femme de chambre allerent où elles voulurent...

Fin de la seconde & derniere Partie.

LETTRES
D'YORICK
A ELIZA,
ET
D'ÉLIZA
A YORICK.

PRÉFACE.

LE *Voyage Sentimental* qui précéde ces Lettres, eſt une production immortelle d'un homme qui réuniſſoit à beaucoup de ſenſibilité une égale & vaſte portion de génie; cet homme eſt M. Sterne. Sa réputation eſt ſi grande en Angleterre, qu'on a vu un de ſes admirateurs promettre, il y a quelques mois, une ſomme conſidérable à quiconque lui apporteroit une ligne de Sterne qui lui ſeroit inconnue. Il n'y a point d'Angloiſe qui ne faſſe ſa lecture la plus chere du *Sentimental Journey*: on n'en parle jamais ſans admiration, & même ſans une eſpece d'attendriſſement.

Sterne avoit une maniere d'obſerver & de voir qui lui étoit particuliere; le fait le plus ſimple prenoit ſous ſa plume une forme intéreſſante & pathétique; c'eſt ſurtout par les détails qu'il ſe diſtingue; il eſt le premier chez les Anglois, & peut-être le premier des Ecrivains qui a ſenti combien les plus légeres circonſtances, une attitude, un geſte, un trait de phyſionomie, pouvoient animer un ſujet. Tout en lui étoit original, juſqu'à ſes

Sermons, qu'il a fait imprimer ſous le nom d'Yorick, & qui renferment la morale la plus pure, préſentée bien naïvement, bien ſimplement; il prêchoit aux hommes la philantropie, la charité, la ſenſibilité.

Son ſtyle lui eſt auſſi propre que ſa maniere de voir : on le croiroit découſu, parce qu'il eſt ſans apprêt; mais il eſt ſublime quelquefois. D'un ſeul mot il pénetre; mais ce mot part de l'ame; c'eſt preſque toujours ſon cœur qui conduit ſa plume : mais ſi l'eſprit conſiſte à découvrir dans les objets de nouveaux rapports, des faces nouvelles, je ne connois pas d'hommes qui ait plus d'eſprit que Sterne.

Son extérieur étoit mélancolique & ſombre, ſa ſanté foible & délicate, cependant ſon humeur avoit des ſaillies de gaieté : on retrouve en lui, & tour-à-tour, Cervantes, Montaigne, Rabelais; mais de plus il poſſede cette fleur de ſentiment, cette ſoupleſſe de penſée que je ne ſaurois définir. Qu'on liſe dans ſon Triſtram Shandi l'hiſtoire de Lefevre, & ma définition eſt inutile.

Sterne avoit beaucoup d'érudition, il paſſa les deux tiers de ſa vie à étudier, & il avoit près de quarante ans, lorſqu'il écrivit ſon premier ouvrage.

Il s'agit maintenant de quelques lettres échappées à cet homme de génie; qu'on

ne ſoit pas ſurpris du ton paſſionné qui régne dans quelques-unes. Tous les ſentimens d'affection ſe confondoient dans ſon ame, & n'y conſervoient aucune nuance diſtincte : l'amitié y prenoit aiſément la forme de l'amour, c'eſt-à-dire qu'il éprouvoit pour ſon amie ce qu'il auroit ſenti pour une amante; c'étoient les mêmes épanchemens, les mêmes tranſports & les mêmes peines. On le verra dans ces lettres écrites à Miſtriſs Eliſabeth Draper, épouſe de M. Daniel Draper, à préſent chef de la factorie Angloiſe, à Surate, homme eſtimable, très-conſidéré dans cette partie du globe. Eliza trop délicate pour réſiſter au brûlant climat de l'Inde, vint en Angleterre, reſpirer l'air natal; le haſard lui procura la connoiſſance de Sterne : il découvrit en elle un eſprit ſi bien fait pour le ſien, ſi doux & ſi tendre, qu'une eſpece de ſympathie les rapprocha & les unit de l'amitié la plus vive & la plus pure qui ait jamais exiſté. Il l'aimoit comme ſon amie, il mettoit ſon orgueil à la nommer ſa pupille, & à la diriger par ſes avis. Santé, beſoins, réputation, tous les intérêts d'Eliza lui devinrent perſonnels, ſes enfans furent les ſiens, & il lui eût fait volontiers le ſacrifice de ſon pays, de ſes biens, de ſa vie, ſi ce ſacrifice eût pu contribuer à ſon bonheur ; ainſi leurs

lettres ſont pleines des plus tendres expreſſions d'amour ; mais de cet amour qu'on a nommé platonique, & traité de chimere : j'aime à le voir exiſter, & que Sterne en ſoit le modele.

On remarquera peut-être que ces lettres ont différentes ſignatures : ici Sterne, là Yorick, & pluſieurs fois ton Bramine. Tout le monde ſait que les Bramines forment la principale caſte ou tribu des Indiens Idolâtres, & que c'eſt dans cette caſte que ſont ces Prêtres ſi fameux par leur vie auſtere & leur enthouſiaſme ; ainſi il ſuffit d'obſerver que, comme M. Sterne étoit prébendaire d'Yorck, & qu'Eliza habitoit dans les Indes, elle avoit pris l'habitude de l'appeller ſon Bramine, & celui-ci prenoit quelquefois ce titre dans la ſignature de ſes lettres à cette Dame.

ÉLOGE D'ELIZA DRAPER,

PAR MR. L'ABBÉ RAYNAL.

TERRITOIRE d'Anjinga, tu n'ès rien, mais tu as donné naiſſance à Eliza ! Un jour, ces entrepôts de commerce fondés par les Européens ſur les côtes d'Aſie ne ſubſiſteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti ſur leurs débris, avant que quelques ſiecles ſe ſoient écoulés. Mais, ſi mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga reſtera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pouſſeront vers ces rivages, diront : c'eſt-là que nâquit Eliza Draper ; & s'il eſt un Breton parmi eux,

il ſe hâtera d'ajouter avec orgueil, & qu'elle y nâquit de parens Anglois.

Qu'il me ſoit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes ! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu ſois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laiſſe-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri ſur les malheurs de l'eſpece humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, ſans te connoître ; ſois un moment le mien. Ta douce pitié ſera ma récompenſe.

Eliza finit ſa carriere dans la patrie de ſes peres, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleſte ſe ſépara d'un corps céleſte. Vous qui viſitez le lieu où repoſent ſes cendres ſacrées, écrivez ſur le marbre qui les couvre : telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira ſon ſouffle à lui, & Eliza mourut.

Auteur original, ſon admirateur & ſon ami, ce fut Eliza qui t'inſpira tes ouvrages & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Sterne, tu n'ès plus, & moi je ſuis reſté. Je t'ai pleuré avec Eliza ; tu la pleurerois avec moi ; & ſi le ciel eût voulu que vous m'euſſiez ſurvécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes diſoient qu'aucune femme n'avoient autant de grace qu'Eliza. Les

femmes le diſoient auſſi. Tous louoient ſa candeur; tous louoient ſa ſenſibilité; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'eſt à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, ſans doute, cet accord preſqu'incompatible de volupté & de décence, qui accompagnoit toute ſa perſonne, & ſe mêloit à tous ſes mouvemens! Le ſtatuaire, qui auroit eu à repréſenter la Volupté, l'auroit priſe pour modele. Elle en auroit également ſervi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel ſombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque choſe que fit Eliza, un charme invincible ſe répandoit autour d'elle. Le deſir, mais le deſir timide la ſuivoit en ſilence. Le ſeul homme honnête auroit oſé l'aimer, mais n'auroit oſé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je ſaiſis quelques-uns de ſes traits, quelques-uns de ſes agrémens épars parmi les femmes les plus intéreſſantes. Mais qu'eſt devenue celle qui les réuniſſoit? Dieux qui épuiſâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fites-vous que pour un moment, pour être un moment admirée & pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le tems qui me reſte à vivre. Mais eſt-ce aſſez de la pleurer? Ceux qui auront connu ſa tendreſſe pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée; ne me diront-ils point : Elle n'eſt plus, & tu vis?

Eliza devoit quitter ſa patrie, ſes parens, ſes amis, pour venir s'aſſeoir à côté de moi, & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promiſe ! Quelle joie je me faiſois de la voir recherchée des hommes de génie; chérie des femmes du goût le plus difficile ! Je me diſois; Eliza eſt jeune, & tu touches à ton dernier terme ! C'eſt elle qui te fermera les yeux. Vaine eſpérance ! O renverſement de toutes les probabilités humaines ! ma vieilleſſe a ſurvécu à ſes beaux jours. Il n'y a plus perſonne au monde pour moi. Le deſtin m'a condamné à vivre & à mourir ſeul.

Eliza avoit l'eſprit cultivé; mais cet art, on ne le ſentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature; il ne ſervoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaiſoit plus; à chaque moment, elle intéreſſoit davantage. C'eſt l'impreſſion qu'elle avoit faite aux Indes; c'eſt l'impreſſion qu'elle faiſoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle : Non, elle

n'étoit que belle : mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle étoit la ſeule comme elle.

Elle a écrit ; & les hommes de ſa nation, qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages, n'auroient pas déſavoué le petit nombre de pages qu'elle a laiſſées.

Lorſque je vis Eliza, j'éprouvai un ſentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une paſſion, Eliza m'auroit plaint; elle auroit eſſayé de me ramener à la raiſon, & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza diſoit ſouvent qu'elle n'eſtimoit perſonne autant que moi. A préſent, je le puis croire.

Dans ſes derniers momens, Eliza s'occupoit de ſon ami; & je ne puis tracer une ligne, ſans avoir ſous les yeux le monument qu'elle m'a laiſſé. Que n'a-t-elle pu douer auſſi ma plume de ſa grace & de ſa vertu? Il me ſemble du moins l'entendre : „ Cette muſe ſévere qui te „ regarde, me dit-elle, c'eſt l'hiſtoire, „ dont la fonction auguſte eſt de déter- „ miner l'opinion de la poſtérité. Cette „ divinité volage qui plane ſur le globe,

„ c'eſt la Renommée, qui ne dédaigna
„ pas de nous entretenir un moment
„ de toi : elle m'apporta tes ouvrages
„ & prépara notre liaiſon par l'eſtime.
„ Vois ce phénix immortel parmi les
„ flammes : c'eſt le ſymbole du génie
„ qui ne meurt point. Que ces emblè-
„ mes t'exhortent ſans ceſſe à te mon-
„ trer le défenſeur DE L'HUMANITÉ,
„ DE LA VÉRITÉ, DE LA LIBERTÉ ".

Du haut des cieux, ta premiere & derniere patrie, Eliza, reçois mon ſerment! JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, où L'ON NE PUISSE RECONNOITRE TON AMI.

LETTRES

D'YORICK A ELIZA,

ET

D'ELIZA A YORICK.

LETTRE PREMIERE.

YORICK A ELIZA.

ELIZA recevra mes livres avec ce billet.... Les ſermons ſont ſortis tout brûlans de mon cœur, je voudrois que ce fût un titre pour pouvoir les lui offrir... Les autres ſont ſortis de ma tête, & je ſuis plus indifférent ſur leur réception.

Je ne ſais comment cela s'eſt fait; mais je ſuis à moitié pris d'amour pour vous... Je devrois l'être tout-à-fait, car je n'ai jamais vu dans perſonne plus de qualités eſtimables, ni eſtimé, ni connu de femme dont on pût mieux penſer que de vous. Ainſi adieu, votre affectionné ſerviteur,

L. STERNE.

LETTRE II.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'AI reçu votre Voyage Sentimental.... J'admire le pouvoir de votre imagination: elle a réveillé des ſenſations en moi, dont je ne me croyois pas capable... Vous me rendez fiere, & vous me faites aimer ma propre ſenſibilité.

J'ai mouillé de mes larmes vos pathétiques pages;... mais c'étoient des larmes de plaiſir : mon cœur découloit, pour ainſi dire, de mes yeux... O! vous avez excité tous les nobles ſentimens de mon ame.

La route que vous ſuivez eſt la plus ſimple pour reculer les bornes de l'entendement humain : vous perſuadez la raiſon en touchant le cœur... Les plus grands éloges qu'un auteur puiſſe recevoir, ſont les ſoupirs & les larmes de ſes lecteurs... Combien d'éloges de ce genre ne vous ai-je pas donnés?

Je vous prie, ſi vous m'eſtimez, de ne point me flatter.... Je ſuis déja ſi vaine, & la louange d'un homme de ſens eſt trop dangereuſe.

Je ſuis dans la plus grande étendue du mot, votre amie, ELIZA.

LETTRE

LETTRE III.

YORICK A ELIZA.

JE ne ſaurois être en repos, Eliza, quoique je puiſſe aller chez vous à midi, juſqu'à ce que j'apprenne des nouvelles de votre ſanté.... Puiſſe votre viſage chéri, à votre lever, ſourire comme le ſoleil de ce matin ſur l'horizon...! Je fus hier bien alarmé, bien triſte d'apprendre votre indiſpoſition; & bien chagrin auſſi de ne pouvoir entrer chez vous.... Rappellez-vous, chere Eliza, qu'un ami a le même droit qu'un médecin. L'étiquette de la ville, me direz-vous, en ordonne autrement.... Et qu'importe? La délicateſſe & la décence ne conſiſtent pas toujours à obſerver ſes froides maximes.

Je ſors pour aller déjeûner; à onze heures je ſerai de retour, & j'eſpere trouver une ſeule ligne de votre main, qui m'apprendra que vous êtes mieux, & que vous deſirez de voir votre Bramine.

A neuf heures.

LETTRE IV.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

JE vous apprends avec plaiſir que je ſuis mieux, parce que je crois que vous aurez du plaiſir à le ſavoir.

Un ami, dites-vous, a le même droit qu'un médecin.

Vous avez donc un double droit, & comme ami, & comme médecin; le plus eſtimable des médecins, le médecin de l'ame, venez donc voir Eliza, apportez avec vous le meilleur des cordiaux.... celui du ſentiment... Si votre converſation ne fait pas diſparoître mon mal, elle pourra me faire oublier que je ſuis malade... Je ſuis ſûre du moins de ne ſentir aucune douleur, tant que vous ſerez avec moi.

Ainſi vous voir eſt le deſir & l'intérêt d'Eliza.

A dix heures.

LETTRE V.

YORICK A ELIZA.

ELIZA, j'ai reçu votre derniere lettre hier au ſoir! en revenant de chez le lord Bathurſt où j'ai diné, où j'ai parlé de vous pendant une heure ſans interruption : le bon vieux lord m'écoutoit avec tant de plaiſir qu'il a trois différentes fois *toſté* votre ſanté.

Quoiqu'il ſoit dans ſa quatre-vingt-cinquieme année, il dit qu'il eſpere de vivre encore aſſez de tems pour devenir l'ami de ma belle diſciple Indienne, & la voir éclipſer en richeſſes toutes les autres femmes de Nabab, autant qu'elle les ſurpaſſe déja en beauté, &, ce qui vaut mieux, en mérite... Je l'eſpere auſſi.... Ce ſeigneur eſt mon vieux ami... Vous ſavez qu'il fut toujours le protecteur des gens d'eſprit & de génie; il avoit tous les jours à ſa table ceux du dernier ſiécle, Addiſſon, Steele, Pope, Swift, Prior, &c.... La maniere dont il s'y prit pour faire ma connoiſſance, eſt auſſi ſinguliere que polie. Il vint à moi un jour que j'étois à faire ma cour à la princeſſe de Galles.... J'ai envie de vous connoître,

M. Sterne; mais il eſt bon que vous ſachiez un peu qui je ſuis ... Vous avez entendu parler, continua-t-il, de ce vieux lord Bathurſt, que vos Popes & vos Swifts ont tant chanté; j'ai paſſé ma vie avec des génies de cette trempe; mais je leur ai ſurvécu, & déſeſpérant de trouver leurs égaux, il y a quelques années que j'ai fermé mes livres, avec la réſolution de ne plus les ouvrir; mais vous m'avez fait naître le deſir de les ouvrir encore une fois avant que je meure... Ainſi venez au logis, & dinez avec moi.

Ce ſeigneur *, je l'avoue, eſt un prodige; car à ſon âge il a tout l'eſprit & la vivacité d'un homme de trente ans; il poſſéde, au ſuprême degré, l'heureuſe faculté de plaire aux hommes & celle de les aimer : ajoutez à cela qu'il eſt inſtruit, courtois & ſenſible.

Il m'a entendu parler de vous, Eliza, avec une ſatisfaction peu commune : il n'y avoit qu'un tiers avec nous; il étoit ſenſible auſſi.... & nous avons paſſé juſqu'à neuf heures l'après-diner la plus *ſentimentale* : mais, Eliza, vous étiez l'étoile qui nous dirigeoit, vous étiez l'ame de nos diſcours.... Et lorſque je ceſſois de parler de toi, tu rempliſſois mon cœur, tu réchauffois chaque penſée qui ſortoit

* Le lord Bathurſt vit encore.

de mon ſein ; car je n'ai pas honte de reconnoitre tout ce que je te dois.... O la meilleure des femmes ! les peines que j'ai ſouffertes à ton ſujet, pendant toute la nuit derniere, ſont au-delà du pouvoir de l'expreſſion... Le ciel nous donne, ſans doute, des forces proportionnées au poids dont il nous charge. O mon enfant ! toutes les peines qui peuvent naître de la double affliction de l'ame & du corps ſont tombées ſur toi, & tu me dis cependant que tu commences à te trouver mieux. Ta fievre a diſparu, ton mal & ta douleur de côté ont ceſſé, puiſſent ainſi s'évanouir tous les maux qui traverſent le bonheur d'Eliza,... ou qui peuvent lui donner un ſeul moment d'alarme... Ne crains rien... Eſpere tout, Eliza;... mon affection jettera une influence balſamique ſur ta ſanté ; elle te fera jouir d'un printems éternel de jeuneſſe & d'agrément au-delà même de tes eſpérances.

Tu as donc placé ſur ton bureau le portrait de ton Bramine, & tu veux le conſulter dans tes doutes, dans tes craintes.... O reconnoiſſante & bonne fille ! Yorick ſourit avec ſatisfaction ſur tout ce que tu fais;... mais ce portrait ne peut remplir toute l'étendue de la complaiſance d'Yorick.

Qu'il eſt digne de toi ce petit plan de vie, que tu t'ès formé pour la diſtribu-

tion de la journée!... En vérité, Eliza, tu ne me laiſſes rien à faire pour toi, rien à reprendre, rien à demander,... qu'une continuation de cette admirable conduite qui t'a gagné mon eſtime, & rendu pour toujours ton ami.

Puiſſent les roſes promptement revenir ſur tes joues, & la couleur des rubis ſur tes levres! mais crois-moi, Eliza, ton mari, s'il eſt l'homme bon & ſenſible que je déſire qu'il ſoit, te preſſera contre ſon ſein, avec une affection plus honnête & plus vive; il baiſera ton pauvre viſage pâle & défait, avec plus de tranſport que lorſque tu étois dans toute la fleur de ta beauté... Il le doit, ou j'ai pitié de lui... Ses ſenſations ſont bien étranges, s'il ne ſent pas tout le prix d'une aimable créature comme toi.

J'aime bien que Miſs Light vous ſoit une compagne dans le voyage; elle peut adoucir vos momens de peine... J'apprens avec plaiſir que vos matelots ſont de bonnes gens... Vous pourriez vivre, Eliza, avec ce qui eſt contraire à votre naturel, qui eſt aimable & doux... Il civiliſeroit des ſauvages;... mais il ſeroit dommage qu'on vous donnât un tel devoir à remplir?... Comment pouvez-vous chercher des excuſes pour votre derniere lettre? elle me devient plus chere par les raiſons mêmes que vous employez pour la juſ-

tifier... Ecrivez-m'en toujours de pareilles, mon enfant : laiſſez-les s'exprimer avec la négligence facile d'un cœur qui s'ouvre de lui-même... Dites-tout, le comment, le pourquoi, ne cachez rien à l'homme qui mérite votre confiance & votre eſtime... Telles ſont les lettres que j'écris à Eliza... Ainſi je pourrai toujours vivre avec toi ſans art, & plein d'une vive affection, ſi la Providence nous permet d'habiter la même ſection du globe.

Je ſuis autant que l'honneur & l'affection me permettent de l'être,

TON BRAMINE.

LETTRE VI.

ELIZA A YORICK.

Obligeant Yorick,

J'AI lu votre lettre, comme je lis toutes celles qui me viennent de vous, avec un vrai plaiſir.... Je ſuis bien contente du détail que vous me faites ſur ce bon & digne ſeigneur le lord Bathurſt.... Une demi-douzaine d'hommes tels que lui, feroient perdre à la vieilleſſe ce caractere de bourru qu'on lui donne, & la rendroient le plus déſirable période de la vie.

La ſociété que ce lord avoit ſu ſe faire, & les amis qu'il a eus, prouvent aſſez ſon bon jugement.... La maniere dont il a fait votre connoiſſance ſuffiroit pour rendre ſon nom reſpectable.

Je rends graces au lord Bathurſt pour la bonne opinion qu'il a de moi;... mais je ne brille ici que d'une lumiere empruntée... Ses éloges ne ſont dûs qu'à l'image flatteuſe que votre imagination lui a formée de moi;... & j'ai reçu de vous l'éclat dont ce lord a bien voulu être ébloui.

Vous dites une bien juſte vérité, lorſque vous m'écrivez que le ciel nous donne des forces proportionnées au fardeau qu'il

nous impoſe... Je l'ai bien éprouvé.... J'ai vu mon courage s'accroître avec mon mal; & tandis que ma ſanté déclinoit, ma confiance envers la Providence devenoit plus ardente.

Mais je ſuis mieux:.... Dieu merci... Vous m'exhortez à l'eſpérance.... J'eſpere :... elle eſt un baume ſalutaire pour mon ame,... doucement, elle aſſoupit mes angoiſſes.

Le tems arrive où je dois quitter l'Angleterre.... Je voudrois bien que vous fuſſiez du voyage... Votre converſation racourciroit les heures d'ennui, elle adouciroit la rudeſſe des vagues;.... alors plus de terreur pour moi ſur l'élément terrible que je vais affronter; je ne craindrois plus les dangers qui vont environner ma priſon flottante.

Cependant pourquoi deſirer que vous abandonniez votre paiſible retraite & votre bonheur domeſtique,... pour vous livrer à un élément incertain, & chercher un ciel orageux ? Cruelle penſée!.. Eliza doit être ſatisfaite de porter dans ſon cœur l'image d'Yorick, de théſauriſer dans ſon ame les douces inſtructions de ſon ami. ... Cette image vivante la protégera contre l'inconſtance des climats, contre les vagues menaçantes: alors elle ſera dans le vrai ſens de l'expreſſion,

L'ELIZA D'YORICK.

LETTRE VII.

ELIZA A YORICK.

Tendre Yorick.

MES nerfs ſont ſi foibles, ma main eſt ſi tremblante, que je crains bien que vous ne puiſſiez lire ni entendre ce griffonnage... Je ſuis bien mal,... en vérité, je ſuis bien mal.

Préſentez mon tendre ſouvenir à Monſieur & Miſtriſs James;... ils ſont dans mon cœur,... ils ont avec mon Bramine une égale portion de ma ſincere amitié:.. que le ciel vous préſerve tous des épreuves cruelles dont il accable mon être ſouffrant & débile.

Mais ne croyez pas, Yorick, que je me plaigne... Non.

Dieu bienfaiſant, je te remercie de mes peines... Tu me châties pour mon bien... Mon ame vaine s'étoit égarée dans les flatteuſes penſées de l'avenir..... Tu la ramenes pour fixer ſon attention ſur le point qu'elle habite.... O garde-moi du péché de murmure! Je te demande des forces pour ſupporter mes maux avec patience.

La famille des *** eſt venue me voir;... ce ſont de bien aimables gens, & je les

aime autant que je les conſidere;... qu'ils étoient affectés de ma ſituation ! je crois qu'ils la ſentoient plus vivement que moi.

Je ſuis priſe d'un étrange vertige, & je finis ma lettre. Adieu.

LETTRE VIII.

YORICK A ELIZA.

JE vous écris, Eliza de chez M. James, tandis qu'il s'habille : ſon aimable femme eſt à mes côtés qui vous écrit auſſi... J'ai reçu, avant le dîner, votre billet mélancolique;... il eſt mélancolique en effet, mon Eliza, de lire un ſi triſte récit de ta maladie... Tu éprouvois aſſez de maux ſans ce ſurcroît de douleur. Je crains que ta pauvre ame n'en ſoit abattue, & ton corps auſſi ſans eſpoir de recouvrement.... Que le ciel te donne du courage !... Nous n'avons parlé que de toi, Eliza, de tes douces vertus, de ton aimable caractere; nous en avons parlé pendant tout l'après-dîner. Miſtriſs James & ton Bramine ont mêlé leurs larmes plus de cent fois en parlant de tes peines, de ta douceur, & de tes graces.

Les ***, je te le dis de bonne foi, ſont de méchantes gens, j'en ai appris aſſez

pour frémir à la ſeule articulation du nom... Comment pouvez-vous, Eliza, les quitter ou ſouffrir qu'ils vous quittent, avec les impreſſions défavorables qu'ils ont? ... Je croyois t'en avoir dit aſſez, pour te donner pour eux, le plus profond mépris juſqu'au dernier terme de ta vie. Cependant tu m'écris, & tu le diſois encore, il y a peu de jours à Miſtriſs James, que tu croyois qu'ils t'aimoient tendrement.... Son amour pour Eliza, ſa délicateſſe, & la crainte de troubler ton repos lui ont fait taire les plus éclatantes preuves de leur baſſeſſe.... Pour l'amour du ciel ne leur écris point, ne ſouille pas ta belle ame par la fréquentation de ces cœurs corrompus... Ils t'aiment, quelles preuves en as-tu? Sont-ce leurs actions qui le montrent? Ou leur zele pour ces attachemens qui t'honorent & font ton bonheur? Se ſont-ils montrés délicats pour ta réputation? Nous; ... mais ils pleurent, ils diſent des choſes tendres... Mille fois adieu à toutes ces ſimagrées... Le cœur honnête de Miſtriſs James, ſe révolte contre l'idée que tu as de leur rendre une viſite.... Je t'eſtime, je t'honore pour chaque acte de ta vie; excepté cette aveugle partialité pour des êtres indignes d'un ſeul de tes regards.

Pardonne à mon zele, tendre fille, accorde-moi la liberté que je prends; elle

naît de ce fond d'amour que j'ai, que je conſerverai pour toi juſqu'à l'heure de ma mort. Réfléchis un peu, Eliza... Quels ſont mes motifs pour te donner ſans ceſſe des avis?... puis-je en avoir aucun qui ne ſoit produit par la cauſe que j'ai dite?

Je crois que vous êtes une excellente femme, & qu'il ne vous manque qu'un peu plus de fermeté, & une plus juſte opinion de vous-même, pour être le meilleur caractere de femme que je connoiſſe.

Je voudrois pouvoir vous douer d'une portion de cette vanité dont vos ennemis vous accuſent; parce que je crois que dans un bon eſprit, l'orgueil produit de bons effets.

Je ne vous verrai peut-être plus, Eliza;... mais je me flatte que vous ſongerez quelquefois à moi avec plaiſir, parce que vous devez être perſuadée que je vous aime, & je m'intéreſſe ſi fort à votre droiture, que j'apprendrois avec moins de peine la nouvelle d'un malheur qui vous ſeroit arrivé, que le plus léger écart de ce reſpect que vous vous devez à vous-même... Je n'ai pu garder cette remontrance dans mon ſein :... elle s'en eſt échappée. Adieu, adieu : que le ciel veille ſur mon Eliza.

TON YORICK.

LETTRE IX.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

JE me trouve beaucoup mieux aujourd'hui, ma tête eſt plus tranquille.

Acceptez mes remerciemens;... faites-les agréer à Monſieur & Miſtriſs James, pour le tendre intérêt que vous prenez tous à ma maladie.... Quoique mes expreſſions ſoient bien foibles, mon cœur n'en eſt pas moins plein de reconnoiſſance.

Vous avez été trompé, cher Yorick... Je ne ſaurois me perſuader que la famille des *** mérite la ſévérité avec laquelle vous la traitez..... Je ne puis penſer mal de perſonne, ſans en avoir le ſujet.... Ce ſeroit être miſérable en effet, que de vivre l'eſclave du ſoupçon... Je ſuis certaine que mon Bramine ne voudroit pas concevoir une mauvaiſe opinion de qui que ce ſoit, ſans un juſte fondement;... mais on peut le tromper.... Son cœur eſt ſi bon, ſi ouvert, ſi franc, que les *** lui auront été préſentés ſous un faux jour.

Je vais être ſinguliérement importune... J'ai beſoin de vous pour me faire quel-

ques commiſſions;... excuſez votre Eliza, elle n'oſe vous donner cette peine, cependant elle ne peut ſe confier à perſonne qu'à vous.

Je voudrois que vous euſſiez de M. Zumps les adreſſes néceſſaires pour me faire parvenir ſûrement mon Piano-Forte.... Son harmonie adoucira mes peines dans le voyage.

Je deſirerois une douzaine de crochets à vis en cuivre pour les mettre dans mon cabinet, & y ſuſpendre pluſieurs choſes qui me ſont utiles.

Il me faudroit auſſi un livre blanc pour faire mon journal, & y tracer les réflexions que m'inſpirera la mélancolie pendant le voyage.

Une chaiſe à bras ne me ſeroit pas inutile.

J'eſpere que vous aurez aſſez de bonté pour m'envoyer tout cela à l'adreſſe de M. Abraham Walker, pilote à Deal.

Quoique ma ſanté aille tous les jours de mieux en mieux, mon eſprit n'a pas encore repris toute ſa tranquillité; mais je ne veux pas donner trop de peine à un ami qui ſent ſi vivement tout ce qui me regarde.

Mes plus tendres amitiés à Miſtriſs James;... c'eſt une bien douce & bien aimable femme... Mes complimens à M. James... Le ciel les comble tous deux

de ſes bénédictions,.. puiſſent les ſourires de la gaieté, de la ſanté & du bonheur les ſuivre ſans ceſſe!

Dieu eſt mon éternel appui, c'eſt à lui que je m'adreſſe pour obtenir les forces dont j'ai beſoin;... & tant que je reſpirerai l'air de la mortalité, mes regards ſeront tournés vers vous, Yorick.... Vous êtes mon maître, mon ami, mon bon génie... Que notre mutuelle affection continue d'être pure & durable, juſqu'à la diſſolution de nos corps fragiles;... ! mais s'il exiſte jamais une eſpece de liaiſon entre les ames, puiſſions-nous jouir de ce tranſport délicat & céleſte, le ſeul que connoiſſent les Anges, lorſqu'ils participent à la gloire de leur éternel Créateur!

Puiſſes-tu jouir, mon Yorick, d'une félicité non interrompue, juſqu'au moment où l'ange de la mort te tranſportera ſur ſes aîles dans les régions du bonheur! Adieu.

ELIZA.

LETTRE

LETTRE XI.

YORICK A ELIZA.

A QUI mon Eliza peut-elle donc s'adreſſer dans ſes peines, dans ſes deſirs, qu'à ſon ami qui l'aime bien tendrement?.. Pourquoi cherchez-vous, Eliza, à couvrir de vos excuſes, l'emploi chéri que vous me donnez. Yorick ſeroit offenſé, bien juſtement offenſé, ſi vous chargiez un autre que lui des commiſſions qu'il peut faire.

J'ai vu Zumps, & votre Piano-Forte bien accordé, vous parviendra ſûrement & ſans riſque... J'ai auſſi un petit marteau & une paire de pincettes pour entrelaſſer & tendre vos cordes; puiſſe chacune d'elles, mon Eliza, par ſa vibration, faire réſonner dans votre ame la plus douce eſpérance!

J'ai acheté pour vous dix jolis petits crochets de cuivre:... il y en avoit douze, mais je vous en ai dérobé deux pour les mettre dans ma propre cabane à *Conwould*.... Je ne pendrai jamais mon chapeau, jamais je ne le dépendrai ſans ſonger à vous... J'ai auſſi acheté deux crochets de fer beaucoup plus forts que ceux de cuivre, pour y ſuſpendre vos globes.

J'écris à M. Abraham Walker que je lui adreſſe un paquet; & je le charge de le faire retirer dès que la voiture de Deal arrivera... Je lui donne auſſi la forme du fauteuil qui peut vous être le plus commode, & je le prie d'acheter le plus propre & le mieux fait qui ſoit dans Deal... Vous recevrez tout cela par le premier bateau qu'il fera partir.

Je voudrois pouvoir ainſi, Eliza, ſatisfaire tous tes deſirs; ce ſeroit pour moi une heureuſe occupation... Le journal eſt comme vous le deſirez, il n'y manque plus que les charmantes idées qui doivent le remplir.... Pauvre chere femme,.. modele de douceur & de patience,.. je fais bien plus que de vous plaindre :... car je perds & ma philoſophie & ma fermeté, lorſque je conſidere vos diſgraces.... Ne croyez pas que j'aie parlé trop durement des *** ; j'en avois le ſujet :... d'ailleurs un bon cœur ne peut en aimer un mauvais,... Non, il ne le peut; mais adieu ſur ce texte déſagréable.

Ce matin j'ai fait une viſite à Miſtriſs James; elle vous aime bien tendrement; elle eſt allarmée ſur ton compte, Eliza;.... elle dit que tu lui parois plus mélancolique & plus ſombre, à meſure que ton départ approche :... elle te plaint,... je ne manquerai pas de la voir tous les Dimanches, tant que je ſerai en ville...

Comme cette lettre eſt peut-être la derniere que je t'écrirai, de bon cœur je te dis adieu... Puiſſe le Dieu de bonté veiller ſur tes jours, & être ton protecteur maintenant que tu ès ſans défenſe? & pour ta conſolation journaliere, grave bien dans ton cœur cette vérité... Quelle que ſoit la portion de douleur & de peine qui t'eſt deſtinée, elle ſera pleinement compenſée dans une égale meſure de bonheur, par l'être que tu as ſi ſagement choiſi pour ton éternel ami.

Adieu, adieu, Eliza; tant que je vivrai, comptes ſur moi, Eliza, comme ſur le plus ardent & le plus déſintéreſſé de tes amis terreſtres.

YORICK.

LETTRE XI.

ELIZA A YORICK.

Cher Bramine,

C'EST aujourd'hui le jour de ma naiſſance,... & j'ai vingt-cinq ans; mais les années, lorſqu'elles ſont paſſées, ne paroiſſent que quelques heures;... les momens de peine ſont les ſeuls que nous comptons, leur peſanteur nous accable, lentement ils s'écoulent, trop lentement à notre gré, quoique leur marche conſtante nous dérobe une portion de notre exiſtence;... mais que les heures de joie ſont rapides!... Tous nos plaiſirs ne ſont que des ſonges d'un inſtant.

Que la rapidité du tems eſt terrible pour l'eſprit qui ſe nourrit dans l'incertitude & le vice;.... lorſque chaque minute les dépouille de leur exiſtence bien-aimée & les entraîne.

Ils ne ſavent où,.. c'eſt dans le néant diſent-ils; mais ce néant même les épouvante: telle eſt la ſituation du ſceptique.

Mais l'aîle rapide du tems n'allarme point cette ame, qui fait de la vertu ſes plus cheres délices... L'homme de bien marche ſans crainte vers l'heure qui doit

le délivrer de ſa priſon d'argille, & des douleurs de la mortalité... Le tems lui paroit un ennemi qui s'oppoſe à ſon paſſage vers les régions céleſtes du bonheur.

Le tems que j'ai vécu n'eſt rien; il ne m'appartient plus:... ce n'eſt qu'un point gravé ſur la mémoire.

Ainſi je dois m'occuper de ce qui me reſte à vivre; je dois faire jaillir la vertu de chacun de mes égaremens paſſés..... Puiſſe chaque nouveau ſoleil levant me voir croître en ſageſſe, & briller d'une vertu plus mûre, juſqu'à ce que je ſois jugée digne de cet état qui eſt la pureté même!

Je courbe ma tête ſous le poids de la douleur avec patience & réſignation.... Je remercie l'Auteur ſuprême de la nature, de ce qu'il m'envoye des avis ſi utiles.

La vertu vit ſatisfaite, quoique le ciel ſoit en courroux,... ce courroux annonce un ſourire de bonté.... Un jour paſſé dans les larmes préſage une année de joie; les malheurs nous ſont envoyés pour nous corriger & non pour nous détruire.... Qui ſent les pointes d'une heure d'adverſités, ne les trouve que des moyens de force pour mieux en ſurmonter la peine.

Que le ciel béniſſe mes amis & mes ennemis, & me donne la paix de l'ame!

ELIZA.

Cette lettre n'a jamais eu de réponſe, ou la réponſe ne s'eſt pas trouvée.

LETTRE XII.

YORICK A ELIZA.

Ma Chere Eliza,

JE commence ce matin un nouveau journal,... vous pourrez le voir; car ſi je n'ai pas le bonheur de vivre juſqu'à votre retour en Angleterre, je vous le laiſſerai comme un legs.... Mes pages ſont mélancoliques;... je voudrois en écrire d'agréables, & ſi pouvois t'écrire des lettres, elles ſeroient agréables auſſi; mais bien peu, je doute, pourroient te parvenir : cependant tu recevras de moi quelques lignes à chaque courier, juſqu'à ce que de ta main tu ne faſſes un ſigne pour m'ordonner de ne plus écrire.

Apprenez-moi quelle eſt votre ſituation, & de quelle ſorte de courage le ciel vous a doué?... Comment vous êtes-

vous arangée pour le paſſage? Tout va-t-il bien?... Ecrivez, écrivez-moi tout. Comptez de me voir à Deal avec Miſtriſs James, ſi vous y êtes retenue par les vents contraires.... En effet, Eliza, je volerois vers vous, s'il ſe préſentoit la moindre occaſion de vous rendre ſervice, & même pour votre ſeul contentement.

Dieu de grace & de miſéricorde, conſidere les angoiſſes d'une pauvre enfant!... donne-lui des forces, protége-la dans tous les dangers auxquels ſa tendre forme peut être expoſée:... elle n'a d'autre protecteur que toi ſur un élément dangereux; que ton bras la ſoutienne, que ton eſprit la conſole juſqu'au terme de ſon voyage.

J'eſpere,.... Eliza, que ma priere eſt entendue; car le firmament paroit me ſourire, tandis que mes yeux s'élevent pour toi vers le ciel... Je quitte à l'inſtant Miſtriſs James, & j'ai parlé de toi pendant trois heures:... elle a votre portrait, elle le chérit; mais Mariotte & quelques autres bons juges conviennent que le mien vaut mieux, & qu'il porte l'expreſſion d'un plus doux caractere... Mais qu'il eſt loin encore de l'original!... cependant j'avoue que celui de Miſtriſs James eſt un portrait fait pour le monde; & le mien tout juſte ce qu'il doit être pour plaire à un ami ou à un philoſophe ſen-

ſible... Dans le premier, vous paroiſſez brillante & parée avec tout l'avantage de la ſoie, des perles & de l'hermine.... Dans le mien, ſimple comme une veſtale, ne vous montrant que la bonne fille que la nature vous a faite, ce qui me paroît moins affecté & m'eſt bien plus agréable que de voir Miſtriſs Draper le viſage animé & toutes ſes graces en jeu, allant à une conquête avec un habit de jour de naiſſance.

Si je m'en ſouviens bien, Eliza, vous fites des efforts peu communs pour raſſembler ſur votre viſage tous les charmes dont vous êtes maitreſſe, le jour que vous vous fites peindre pour Miſtriſs James,... vos couleurs étoient brillantes, vos yeux avoient plus d'éclat qu'ils n'en ont ordinairement:.. Je vous priai d'être ſimple & ſans parure, lorſque vous vous feriez peindre pour moi.... Je connoiſſois bien, mon œil eſt ſans préjugé, que vous ne pouviez tirer aucun avantage de l'aide du ver à ſoie, ni du ſecours du bijoutier.... Laiſſez-moi vous répéter une vérité que vous m'avez déja, je crois, entendu dire.... La premiere fois que je vous vis, je vous regardai comme un objet de compaſſion, & comme une femme bien ordinaire. L'arrangement de votre parure, quoique de mode, vous alloit mal & vous défiguroit;... mais rien ne peut vous défigurer davantage, que de vouloir vous faire

admirer & paroitre jolie: .... Non, vous n'êtes pas jolie, Eliza, & votre viſage n'eſt pas fait de maniere à plaire à la dixieme partie de ceux qui le regardent; .... mais il y a quelque choſe de plus que la beauté, & je ne crains pas de vous le dire, je n'ai jamais vu un viſage ſi intelligent, ſi bon, ſi ſenſible, & il n'y aura jamais dans votre compagnie, pendant trois heures, un homme tendre & *ſentimental*, qui ne ſoit ou ne devienne votre admirateur ou votre ami, ſi vous ne prenez aucun caractere étranger au vôtre; & ſi vous paroiſſez la créature ſimple & ſans art, que la nature veut que vous ſoyez. Vous avez dans vos yeux & dans votre voix, quelque choſe de plus touchant, de plus perſuaſif qu'aucune autre femme que j'aie vue, ou dont j'aie entendu parler; .... mais ce degré de perfection inexprimable & raviſſant, ne peut toucher que les hommes de la plus délicate ſenſibilité.

Si votre mari étoit en Angleterre, & ſi l'argent pouvoit m'acheter cette grace, je lui donnerois de bon cœur cinq cents livres pour vous laiſſer aſſiſe auprès de moi, deux heures par jour, tandis que j'écris mon Voyage Sentimental; je ſuis ſûr que l'ouvrage en ſeroit meilleur, & que je ſerois rembourſé plus de ſept fois de ma ſomme .... Je ne donnerois pas neuf ſols de votre portrait, tel que les Newnhams

l'ont fait exécuter;.... c'eſt la reſſemblance d'une franche coquette; vos yeux & votre viſage (le plus parfait ovale que j'aie jamais vu) qui ſont frappans par leur beauté & leur perfection, capables d'attirer l'attention de l'homme le plus indifférent; enfin qui ſont au deſſus de tous ceux que j'ai rencontrés dans mes voyages, ſont entierement défigurés; les premiers par leurs regards affectés, & le viſage par ſon étrange phyſionomie & l'attitude de la tête, ce qui eſt une preuve du peu de goût de l'artiſte ou de votre ami.

Les *** qui juſtifient le caractere que je leur ai donné une fois, d'être auſſi tenaces que la poix ou la glu, ont envoyé une carte à Miſtriſs *** pour lui apprendre qu'ils iroient chez elle vendredi:.... elle leur fait dire qu'elle étoit engagée..... Second meſſager pour l'inviter à ſe trouver le ſoir à Renelagh.... Elle a fait répondre qu'elle ne pouvoit pas s'y rendre:... elle penſe que ſi elle leur laiſſe prendre le moindre pied chez elle, elle ne pourra jamais ſe défaire de leur connoiſſance; elle a réſolu de rompre avec eux tout à la fois. On ne peut mieux les connoître: elle ſait bien qu'ils ne ſont ni ſes amis, ni les vôtres, & que le premier uſage qu'ils feront de leur prétendue amitié, ſera de vous ſacrifier, s'ils le peuvent, une ſeconde fois. Ne permettez pas, chere Eliza, qu'elle

ſoit plus ardente pour vos propres intérêts que vous ne l'êtes, & qu'elle ait pour vous plus d'amitié que vous n'en avez vous-même.... Elle me charge de vous réitérer la priere que je vous ai faite de ne pas leur écrire. Vous lui cauſerez, & à votre Bramine, une peine inexprimable; ſoiſ aſſuré qu'elle a un juſte ſujet de l'exiger; j'ai mes raiſons auſſi, la premiere eſt que je ſerois, on ne peut pas plus fâché, ſi Eliza manquoit de cette force d'ame qu'Yorick a tâché de lui inſpirer... J'avois promis de ne plus prononcer leur nom déſagréable; & ſi je n'en avois reçu l'ordre exprès de la part d'une tendre femme qui vous eſt attachée & qui vous aime, je n'aurois pas manqué à ma parole.

Je t'écrirai demain encore, à toi, la meilleure & la plus aimable des femmes. Je te ſouhaite une nuit paiſible, mon eſprit ne te quittera point pendant ton ſommeil. Adieu.

LETTRE XIII.

ELIZA A YORICK.

LAISSEZ-MOI voir votre journal.... Envoyez-le moi avant que je quitte l'Angleterre;.... & loin, bien loin ſoit le tems où vous pourriez me le laiſſer comme un legs!... Je ſerai heureuſe en liſant vos douloureuſes pages; elles humaniſent le cœur.

Je ſens, comme vous avez ſenti, lorſque je lis ce que vous écrivez;.... & c'eſt ſentir avec la ſenſibilité la plus délicate.

La ſympathie de ſentiment nous donne les plus grands plaiſirs... De telles douleurs ſont des douleurs déſirables.... Lorſque votre plume fera monter les larmes dans mes yeux, & les forcera de couler, lorſqu'elle fera mon cœur ſanglotter,.... je dirai, ici mon Bramine a pleuré.... Lorſqu'il écrivit ce paſſage, ſon cœur étoit ému.... Que je puiſſe ſaiſir la douce contagion de chaque mot émané du cœur, & mouiller de nouveau la feuille déja humide!

Enſuite j'aurai pour moi les épanchemens agréables de ton imagination.... Je me réjouirai dans les brillantes ſaillies de

ton eſprit ; ton humeur inimitable calmera le trouble pathétique de mon cœur.... L'épaiſſe larme ne tremblera plus long-tems dans mon œil.... La tendre angoiſſe ne peſera plus ſur mon ame..... Yorick diſſipera les douleurs que le Bramine aura cauſées.

Cette lecture délicieuſe répandra la plus douce influence ſur les heures ennuyeuſes de mon paſſage ;... & par le ſecours de mon Yorick, j'imaginerai que l'Inde eſt la moitié moins éloignée de l'Angleterre qu'elle ne l'eſt réellement.

Vous me promettez quelque choſe d'obligeant & de tendre à chaque poſte :... Eh bien ! ſoyez ſûr que jamais ma main ne fera un ſigne pour rendre le meſſager muet.

Je ſuis beaucoup, beaucoup mieux ; & Dieu merci, je ſens en moi un courage qui me rend digne d'être votre diſciple & votre amie.

Mon logement eſt ſupportable ;.... je ne ſaurois m'en plaindre.

Vous pourrez donc venir à Deal avec les James, ſi je ſuis retenue par les vents contraires.

Chaque jour, depuis votre lettre, j'ai prié le ciel d'intéreſſer en ma faveur les élémens, afin que je puiſſe jouir encore une fois de la vue de mes amis.

Ainſi tandis que le capitaine, les matelots & les autres paſſagers ſollicitent un

vent favorable, je m'oppoſe ſecrettement à leur priere, & j'importune le ciel pour qu'il retienne notre vaiſſeau dans le port.

Je ne donnerai point mon opinion ſur mes différens portraits, dans les diverſes attitudes demandées par mes amis.... Je me fis peindre pour les obliger, ... & je reſpecte leurs divers jugemens.

Mais ils peuvent être aſſurés que tel que ſoit le portrait, l'original leur eſt dévoué.

Lorſque je ſonge à l'amitié diſtinguée que vous avez pour moi, & que je réfléchis ſur cette pureté d'ame avec laquelle vous embraſſez mes intérêts les plus ſimples, je ne puis que me glorifier dans le compliment que je reçois de vous..... „ Vous n'êtes point jolie, Eliza".... Que je ſuis heureuſe de devoir votre affection au pur ſentiment, & non à la beauté qui paſſe & ſe flétrit !

Ce compliment eſt le plus flatteur que j'aie jamais reçu, & que je deſire de recevoir; ... il n'eſt pas compoſé de ces lieux communs dont on ſe ſert dans le monde, ni adreſſé à quelques traits plus ou moins jolis d'un viſage.... C'eſt un éloge général fait pour la perſonne entiere;.... fait pour le cœur.

Cependant je ne dois pas avoir la vanité de le croire vrai dans toute ſon étendue. ....Vous me peignez avec la prévention

d'un ami, & quelque partialité pour mes défauts.

Je veux néanmoins relire ſouvent un portrait, quelque flatté qu'il ſoit, que votre main a tracé.... Perſuadée que c'eſt ainſi que vous voulez que je ſois,... je ferai mes efforts pour atteindre à cette beauté de coloris, & à cette perfection, autant que mes facultés pourront me le permettre.

Vous me parlez de mon mari, ce nom m'eſt cher, & j'ai ſenti tout mon ſang refluer vers mon cœur. Toutes mes penſées ont été tournées vers l'Inde.... J'ai ſoupiré ſur la diſtance,.... & je voudrois effacer tout ce que j'ai dit dans la premiere partie de ma lettre.

Mais pourquoi l'effacerois-je?.... Oſerois-je toucher à un ſeul mot, à l'expreſſion du moindre ſentiment? L'amour & l'amitié ne ſont-ils pas également ſacrés?... Apprens, Eliza, à les conſerver dans toute leur pureté.... Rends-toi digne d'un tel mari,.... d'un tel ami.

Oui, mon Yorick, mon mari t'accorderoit ma compagnie, ſi elle pouvoit ſervir au progrès de ton ouvrage;... il ne voudroit pas priver les hommes de l'avancement & du plaiſir que tu peux leur procurer.

Ne me parlez plus des ***, je céde à votre zele.... Que ne voudrois-je pas

accorder à votre amitié ?.. Mais quittons ce ſujet ingrat ; je ne veux plus m'en occuper ni leur écrire.

J'attends avec impatience la lettre qui m'eſt promiſe pour demain.

Adieu le meilleur des hommes, l'ami le plus ſincere.... Que le ciel veille ſur tes loiſirs, tes heures de retraite & de travail ! Adieu.

A huit heures du matin.

LETTRE

LETTRE XIV.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

J'AI reçu le paquet.... Vous avez pris beaucoup de peine,... & mon cœur eſt pénétré de reconnoiſſance.

Le vaiſſeau dans lequel je dois faire mon trajet éſt fort propre; ma cabine eſt petite, mais commode... on doit la peindre en blanc;.... ainſi il me faut débarquer & chercher à terre un logement.

A chaque courier, j'attens de mon Bramine quelques lignes de tèndreſſe & d'amitié.

Puiſſe le ciel veiller ſur votre ſanté pour le bien de l'eſpece humaine, & le bonheur d'Eliza! Adieu.

LETTRE XV.

ELIZA A YORICK.

Obligeant Yorick.

C'EST un grand bonheur pour moi que Miſs Light s'embarque dans notre navire.... Je n'ai rien vu de plus aimable & de plus doux que cette jeune Dame,.... & ſa compagnie me devient tous les jours plus chere.

Nous avons auſſi un militaire au ſervice de la compagnie;... il vint hier, ſans cérémonie & ſans être invité, prendre le thé avec nous.... Je crus ne devoir montrer aucun reſſentiment;.... mais je le raillai un peu ſur ſa hardieſſe, en lui diſant que c'étoit, ſans doute, une des qualités les plus utiles à un ſoldat.

Il s'eſt excuſé ſur ſon impoliteſſe, ſans cependant en faire l'aveu de bonne grace.

Il me paroît épris de Miſs Light, & je ne doute point qu'avant quinze jours de trajet, il ne ſoit très-amoureux d'elle.

Les autres paſſagers ſont tous gens aimables, & les officiers ſe conduiſent avec beaucoup de décence & de politeſſe.

Mon Yorick, ... mon cher ami, parta-

gez mes penſées avec celui à qui je ſuis liée par le devoir... Ne m'oubliez pas dans vos prieres.... Occupez-vous d'Eliza pendant la veille, & laiſſez-moi, comme une ombre chere, chanter votre imagination, pendant votre ſommeil.... Je ſuis tout à vous. Adieu, adieu.

ELIZA.

P. S. Comme mon ſéjour ici ne ſera pas long, ſaiſiſſez toutes les occaſions de m'écrire.... Adieu.

LETTRE XVI.

YORICK A ELIZA.

VOUS ne pouviez pas, Eliza, vous conduire autrement à l'égard du jeune officier.... Il étoit contre toute politeſſe, je dis même contre l'humanité, de lui fermer votre porte.... Il eſt donc ſuſceptible, Eliza, d'une tendre impreſſion, & avant qu'il ſoit quinze jours, tu crois qu'il ſera éperduement amoureux de Miſs Light!.... Oh je crois moi, & il eſt mille fois plus probable, que c'eſt de toi dont il eſt amoureux, parce que tu ès mille fois plus aimable!.... Cinq mois avec Eliza,

& dans le même lieu, & un jeune officier;.... tout ſert mon opinion... Le ſoleil, s'il pouvoit s'en défendre, ne voudroit point éclairer les murs d'une priſon; mais ſes rayons ſont ſi purs, Eliza, ſi céleſtes, que je n'ai jamais entendu dire qu'ils fuſſent ſouillés pour cela.... Ce ſera de même de toi, mon enfant chéri, dans cette ſituation & dans toutes les ſituations de ta vie:... mais ta diſcrétion, ta prudence, la voix de l'honneur, de l'ame d'Yorick & ton ame, te donneront les plus ſages conſeils.

On arrange donc tout pour le départ;.. mais ne peut-on pas nettoyer & laver votre cabine ſans la peindre ? La peinture eſt trop dangereuſe pour vos nerfs; elle vous tiendra trop long-tems hors de votre appartement, où j'eſpere que vous paſſerez pluſieurs moments heureux.

Je crains que les meilleurs de vos contre-maitres ne le ſoient que par comparaiſon avec le reſte des matelots... Il en étoit ainſi des...; mais je ne veux plus en parler, puiſque vous les tenez dans un juſte éloignement... C'eſt aſſez... Tu manqueras de ſecours & de bons avis.... Garde-toi ſeulement des intimités; les bons cœurs ſont ouverts, ils ſont faciles à ſurprendre.... Que le ciel te donne du courage dans toutes les épreuves auxquelles il te met.... Tu ès le meilleur de ſes ouvra-

ges.... Adieu, aime-moi, je t'en prie, & ne m'oublie jamais.

Je ſuis, mon Eliza, & je ſerai pour la vie, dans le ſens le plus tendre de ce mot, ton ami,

YORICK.

P. S. Vous aurez peut-être l'occaſion de m'écrire du Cap-Verd, par quelque vaiſſeau Hollandois ou François,... & votre lettre me parviendra ſans doute.

LETTRE XVII.

YORICK A ELIZA.

Ma chere Eliza,

OH! je ſuis bien inquiet ſur votre cabine.... La couleur fraîche ne peut que faire du mal à vos nerfs; rien n'eſt ſi nuiſible en général que le blanc de plomb... Prenez ſoin de votre ſanté, mon enfant, & de long-tems ne dormez pas dans cette chambre; il y en auroit aſſez pour que vous fuſſiez attaquée d'épilepſie.

J'eſpere que vous avez quitté le vaiſſeau, & que mes lettres vous rencontreront ſur la route de Déal, courant la poſte.

... Lorſque vous les aurez toutes reçues, ma chere Eliza, mettez-les en ordre... Les huit ou neuf premieres ont leurs numéros; mais les autres n'en ont point. Tu pourras les arranger, en ſuivant l'heure ou le jour. Je n'ai preſque jamais manqué de les dater .... Lorſqu'elles ſeront raſſemblées dans une ſuite chronologique, il faut les coudre & les mettre ſous une enveloppe .... Je me flatte qu'elles ſeront ton refuge, & que tu daigneras les lire & les conſulter, lorſque tu ſeras fatiguée des vains propos de vos paſſagers... Alors tu te retireras dans ta cabine pour converſer une heure avec elles & avec moi.

Je n'ai pas eu le cœur ni la force de les animer d'un ſimple trait d'eſprit ou de bonne humeur; mais elles renferment quelque choſe de mieux, & ce que vous ſentirez, auſſi bien que moi, de plus convenable à votre ſituation... Beaucoup d'avis & quelques vérités utiles... Je me flatte que vous y appercevrez auſſi les touches ſimples & naturelles d'un cœur honnête, bien plus expreſſives que des phraſes artiſtement arrangées.... Ces lettres, ainſi naïves, te donneront une plus grande confiance en Yorick, que n'auroit pu le faire l'éloquence la plus recherchée... Repoſe-toi donc entierement, Eliza, ſur elles & ſur moi.

Que la pauvreté, la douleur & la honte

ſoient mon partage, ſi je te donnai jamais lieu, Eliza, de te répentir d'avoir fait ma connoiſſance.... D'après cette proteſtation que je fais en préſence d'un Dieu juſte, je le prie de m'être auſſi bon dans ſes graces, que j'ai été pour toi honnête & délicat.... Je ne voudrois pas te tromper, Eliza, je ne voudrois pas te tenir dans l'opinion du dernier des hommes, pour la plus riche couronne du plus fier des monarques.

Souvenez-vous que tant que j'aurai la plus chétive exiſtence, que tant que je reſpirerai, tout ce qui eſt à moi, vous pouvez le regarder comme à vous.... Je ſerois cependant fâché, pour ne point bleſſer votre délicateſſe, que mon amitié eût jamais beſoin d'un pareil témoignage.... L'argent & ceux qui le comptent, ont le même but dans mon opinion, celui de dominer.

J'eſpere que tu répondras à cette lettre; mais ſi tu en ès empêchée par les élémens qui t'entraînent loin de moi, j'en écrirai une moi-même, je la ferai telle que tu l'aurois écrite, & je la regarderai comme venue de mon Eliza.

Que l'honneur, le bonheur, la ſanté & les conſolations de toute eſpece faſſent voile avec toi!.... Oh la plus digne des femmes! je vivrai pour toi, & ma Lydia.... Deviens riche pour les chers enfans de

mon adoption.... Acquiers de la prudence, de la réputation & du bonheur, s'il peut s'acquérir, pour le partager avec eux, & eux avec toi;.... pour le partager avec ma Ladia, pour la conſolation de mon vieil âge.... Une fois pour toujours, adieu;... conſerve ta ſanté, pourſuis conſtamment le but que nous nous ſommes propoſés, la vertu de l'amour;... & ne te laiſſes point dépouiller de ces facultés que le ciel t'a données pour ton bien-être.

Que puis-je ajouter de plus dans l'agitation d'eſprit où je me trouve?.... & déja cinq minutes ſe ſont écoulées depuis le dernier coup de cloche de l'homme de la poſte.... Que puis-je ajouter de plus?.... Que de te recommander au ciel, & de me recommander au ciel avec toi, dans la même priere,... dans la plus fervente des prieres;.... afin que nous puiſſions être heureux, & nous rencontrer encore dans cette vie, au moins dans l'autre... Adieu, ... je ſuis à toi, Eliza, à toi pour jamais, compte ſur l'amitié tendre & durable

D'YORICK.

LETTRE XVIII.

ELIZA A YORICK.

Mon Yorick ,

J'ESPERE que vos craintes ſur ma ſanté & la couleur fraîche de ma cabine, ſont maintenant diſſipées; . . . mais puiſque telle eſt la volonté d'Yorick, . . . je promets de prendre ſoin de ma ſanté, un ſoin particulier, & pour l'amour de lui.

J'ai reçu vos lettres avec une ſatisfaction de cœur peu commune . . . Je les ai reçues & arrangées dans l'ordre que vous m'avez preſcrit; . . . cet ordre n'étoit pas difficile à trouver, les dates m'ont ſervi dès que les numéros ont manqué.

Je les ai miſes ſous un couvert . . . . Je les porterai ſur mon cœur . . . elles ſeront en effet pour moi un tendre aſyle . . . . Mes tendres & ſilencieux amis, ... je les lirai avec attendriſſement; . . . . je les conſulterai, je leur obéirai . . . . Je les ai déja amoncelées, comme un tréſor dans ma mémoire, & j'en éprouve les effets bienfaiſans.

Ont-elles beſoin d'autre ame que celle du ſentiment & de la vérité? Ton cœur honnête & ſenſible s'y montre à chaque

ligne, & les rend vivantes de ſenſibilité. ..... La mienne renait à chaque phraſe & ſympathiſe avec ton ame .... Je me joins avec une égale ſincérité à ta proteſtation, & j'implore du ciel la même colere, ſi ma candeur n'a pas été égale à la tienne.

Si je ſuis entrainée par les élémens qui me dérobent à mes amis, vous écrivez une lettre pour moi, & vous la regarderez comme venue de moi.

Ecris, mon Yorick;... écris, lorſque j'aurai quitté ce rivage;... lorſque je lutterai contre les vagues incertaines de ce fier élément; .... lorſque j'aurai perdu de vue les côtes blanchâtres de la terre qui te porte, terre heureuſe par ta naiſſance; .... écris une lettre pour ton Eliza.... Que ton imagination s'exerce dans ſa plus grande étendue.... Imagine tout ce qui eſt tendre, obligeant, honnête & délicat.... L'affection la plus vive & la plus tendre, & ne crois pas que les pouvoirs de ton ame puiſſent ſurpaſſer dans leur expreſſion les ſentimens qui ſont dans mon cœur.

Vous priez le ciel qu'il nous rende heureux, & nous faſſe rencontrer encore dans ce monde ou dans l'autre.

Je donne plus d'étendue à votre priere. .... Puiſſions-nous nous revoir encore ſur cette terre, & après dans le ſéjour céleſte!

ELIZA.

LETTRE XIX.

YORICK A ELIZA.

AH ! plût à Dieu qu'il fût poſſible, mon Eliza, de différer d'une année votre voyage dans les Indes !... car je ſuis aſſuré dans mon cœur, que ton mari n'a jamais pu fixer un tems ſi précis pour ton départ.

Je crains que M. B*** n'ait un peu exagéré... Je n'aime plus cet homme, ſon aſpect me tue.... Si quelque mal alloit arriver, de quoi n'auroit-il pas à répondre ? J'ignore quel eſt au monde l'être qui méritât plus de pitié, ou que je pourrois haïr davantage... Il ſeroit un monſtre à mes yeux !.... Oh ! plus qu'un monſtre ; ... mais, Eliza, compte ſur moi ; que l'idée de tes enfans ne ſoit pas un ſoucis de plus pour toi.... Je ſerois le pere de tes enfans.

Mais, Eliza, ſi tu ès ſi malade encore,.... ſonge à ne retourner dans l'Inde que dans un an.... Ecrivez à votre mari... Expoſez-lui la vérité de votre ſituation.... S'il eſt l'homme généreux & tendre, que vous m'avez annoncé en lui,... je crois qu'il ſera le premier à louer votre conduite .... L'on m'a dit que toute ſa répugnance, pour vous laiſſer vivre en Angleterre, ne provient

que de l'idée qu'il a malheureuſement conçue que vous pourriez faire des dettes à ſon inſçu qu'il ſeroit obligé de payer... Quelle crainte?... Eſt-il poſſible qu'une créature auſſi céleſte que vous l'êtes, ſoit ſacrifiée à quelques cent livres de plus ou de moins? Miſérables conſidérations!... Oh! mon Eliza, ſi je le pouvois décemment, je voudrois le dédommager juſqu'au moindre fil de toute la dépenſe que tu as pu lui cauſer. ... Avec joie, je lui céderois les moyens que j'ai de ſubſiſter.... J'engagerois ma vie... J'engagerois les tréſors dont le ciel a fourni ma tête pour ma ſubſiſtance future.

Vous devez beaucoup, je l'avoue, à votre mari... Vous devez quelque choſe aux apparences & à l'opinion des hommes; mais, Eliza, croyez-moi, vous vous devez bien plus à vous-même... Quittez Déal & la mer, ſi vous continuez d'être malade, je ſerai gratuitement votre médecin.... Vous ne ſeriez pas la premiere de votre ſexe que j'aurois traitée avec ſuccès... Je ferai venir ma femme & ma fille : elles pourront vous conduire, & chercher avec vous la ſanté à Montpellier, à Spa, aux Puits de Bancois, partout où vous voudrez... Elles ſuivront tes directions, Eliza, & tu pourras faire des parties de plaiſir dans tel coin du monde où ta fantaiſie voudra te mener... Nous irons pêcher enſemble ſur les bords

de l'Arno, nous nous égarerons dans les riants & fleuris labyrinthes de ſes vallées, & alors tu pourras, comme je l'ai déja entendu, une ou deux fois de ta voix douce & flexible, nous chanter je ſuis perdue, je ſuis perdue;... mais nous te trouverons encore, mon Eliza.

Vous rappellez-vous de l'ordonnance de votre médecin? ... je m'en ſouviens bien, elle étoit telle que la mienne.... Faites un exercice modéré, allez reſpirer l'air pur du midi de la France, ou l'air plus pur encore & plus doux du pays de Naples... Aſſociez-vous pour la route quelques amis honnêtes & tendres; ... homme ſenſible; il pénétroit dans vos penſées; .... il ſavoit combien la médecine ſeroit trompeuſe & vaine pour une aimable femme, dont le mal n'a pris ſa ſource que dans les afflictions de l'ame.

Le tems ſeul, je le crains bien, & vous devez m'en croire, peut vous rendre la ſanté. Ce ſolliciteur enthouſiaſte & conſtant ne manquera pas de l'obtenir pour ma charmante déeſſe.

Je vous révere, Eliza, pour avoir gardé dans le ſecret certaines choſes, qui dévoilées auroient fait votre éloge... Il y a une certaine dignité dans la vénérable affliction, qui refuſe d'appeller à elle la conſolation & la pitié... Vous avez très-bien ſoutenu ce caractere, & je commen-

ce à croire, mon aimable philoſophe, que vous avez autant de vertus que la veuve de mon oncle Toby... En parlant d'une veuve,... je vous en prie, Eliza, ſi vous l'êtes jamais, ne ſongez pas à vous donner à quelque riche Nabab,... parce que j'ai deſſein de vous épouſer... Ma femme ne peut vivre long-tems; elle a déja parcouru en vain toutes les provinces de France, & je ne connois pas de femme que j'aimaſſe mieux que vous pour la remplacer... Il eſt vrai que ma conſtitution me rend vieux de plus de quatre-vingt ans, & vous n'en avez que vingt-cinq... La différence eſt grande; mais je tâcherai de compenſer le défaut de jeuneſſe par l'eſprit & la bonne humeur... Swift n'aima jamais ſa Stella, Scarron ſa Maintenon, ou Waller ſa Sachariſſa, comme je voudrois t'aimer & te chanter ! O femme de mon choix ! tous ces noms, quelque fameux qu'ils ſoient, diſparoîtroient devant le tien, Eliza... Mandez-moi que vous approuvez ma propoſition, & que ſemblable à cette maîtreſſe, dont parle le Spectateur, vous aimeriez mieux chauſſer la pantoufle d'un vieux homme, que de vous unir au gai & jeune voluptueux.... Adieu, ma Symplicia, je ſuis tout à vous.

TRISTRAM.

LETTRE XX.

ELIZA A YORICK.

Mon Triſtram.

JE voudrois faire pour vous tout ce qui dépendroit de moi, tout ce qui ſeroit renfermé dans les bornes de mon devoir;... mais il m'eſt impoſſible de différer mon voyage.... Les ordres que j'ai reçus ſont irrévocables, & je dois me ſoumettre.

M. B... n'exagere rien ; je me trouve beaucoup mieux ; & mes enfans, je l'eſpere, ne ſeront pas orphelins; mais je vous remercie de votre généroſité.... Je ſuis ſenſible autant qu'on peut l'être à l'élan de votre ame en leur faveur.

L'on vous a trompé ſur le caractere de mon mari;... il n'eſt pas ſi parcimonieux que vous l'imaginez; & s'il ne s'agiſſoit que de la dépenſe, je pourrois reſpirer long-tems encore l'air de l'Europe... Des conſidérations plus tendres le forcent de preſſer mon retour dans l'Inde.... Soyez ſûr que je ne ſuis pas ſacrifiée à des vues d'intérêt.

Vous avouez que je dois beaucoup à mon mari ;.. je ne ſuis que les ſuggeſtions de mon devoir pour acquitter cette

dette... La dette la plus ſacrée que je connoiſſe, & contractée de la maniere la plus ſolemnelle.

J'avoue que quelque égard que l'on doive à l'opinion publique,... les apparences & cette opinion reſpectable me retiendroient bien peu, ſi les circonſtances me permettoient de quitter Deal, pour aller rendre ce que je dois à l'amitié.

Vous ſerez toujours mon médecin; mais non pour la ſanté du corps. Abandonnez ce ſoin à ceux qui en font leur occupation... Laiſſez-leur faire leurs obſervations & leurs prétendues recherches pour s'engraiſſer des angoiſſes & des tourmens d'un pauvre malade.... Que mon Yorick prenne pour lui la noble tâche de preſcrire des ordonnances pour mon eſprit, & de guérir les maux de l'ame.... C'eſt un emploi dans lequel on ne peut l'égaler, & auquel le ciel ſemble l'avoir particuliérement deſtiné, en lui donnant la faculté d'amollir & de fondre la dureté & l'inſenſibilité du monde corrompu.

Que ta fille & ta femme ſoient mieux occupées qu'à promener les douleurs de ton Indienne?... Puiſſent-elles partager long-tems ton bonheur domeſtique! ſi elles ſentent comme je ſens, elles regardent, ſans doute, comme choſe facile & agréable, tout ce qui peut te conſoler & te plaire.

Je

Je ne puis plus être de l'avis des médecins, quant au changement d'air & de lieu.... Je l'ai eſſayé ſans ſuccès, d'un bout du globe à l'autre bout.... Si leur remede étoit bon, l'air de l'Angleterre & ta converſation auroient eu plus d'effet, que l'air de France ou de Naples; mais il m'eſt impoſſible d'habiter ces lieux-ci plus longtems.

Les peines de l'ame produites par une trop grande ſenſibilité, & une bien foible conſtitution... Voilà, je crois, un enſemble auquel les obſervations des plus habiles médecins tenteroient en vain de remédier.

Si je dois exciter la compaſſion de quelqu'un, que ce ſoit la tienne;... cependant je ne voudrois pas que tu puſſes jamais ſentir de la pitié pour rien.

Ton cœur eſt ſi bon, ſi tendre, que ſi tu avois ſujet de plaindre quelqu'un, je ſuis ſûre que ton ame ſeroit bien plus affectée que celle de l'objet de ta ſenſibilité.... Je voudrois qu'il n'y eût que les cœurs de pierre qui puſſent avoir de la piété, & ils en ſont incapables.

Votre gaieté ne vous abandonne point.... Vous me demandez, ſi jamais je deviens veuve; le ciel éloigne cet inſtant, ſi je donnerai ma main à quelque riche Nabab.

Je crois que je ne donnerai jamais plus ma main,... parce que je crains que mon

cœur ne puiſſe aller avec elle ;.... mais quant aux Nababs, je les mépriſe tous;... j'entens ceux d'Europe.

N'ont-ils pas dépeuplé les villes, ſaccagé les villages, & dévaſté les plaines de mon pays natal?... Hélas! ils ont fertiliſé les vaſtes champs de l'Inde, avec le ſang de ſes habitans:... ils ont ſacrifié à leur inſatiable avarice les jours de plus d'un million de mes compatriotes... Des rivieres de ſang crient vengeance contre eux... Les veuves & les orphelins élevent leurs bras pour obtenir que le feu du ciel tombe ſur ces barbares.

Ces ames qui ſe ſont baignées dans le ſang pour acquérir d'immenſes richeſſes ou du pouvoir, ont-elles quelque rapport avec l'ame d'Eliza?... La ſenſible Indienne d'Yorick peut-elle ſupporter l'idée d'aucune eſpece d'union avec les meurtriers de ſes freres?.... Non:... que plutôt la honte & la miſere ſoient mon partage.

Je mépriſe les richeſſes, comme la ſource commune & funeſte du luxe & de l'orgueil.... L'or n'eſt utile & bon que dans les mains de la vertu, lorſqu'elle les étend pour ſoulager les malheureux;... ou lorſque l'humanité d'un œil tendre & inquiet cherche la cabane du pauvre pour y verſer ſon ſuperflu, pour ordonner à la larme qui tremble dans l'œil de la douleur, de ſe changer en expreſſion de

joie, & de couler le long d'une joue qui commence à ſourire de reconnoiſſance.

Oui, mon Bramine, ſi j'étois veuve,... & ſi tu étois libre, je crois que je te donnerois ma main de préférence à aucun homme vivant.... Je m'unirois à mon ame.... Je m'unirois à mon ami, à mon bon génie.

Eh ! qu'importe la différence des années ! l'ame qui marche vers l'immortalité eſt toujours jeune ; & ton ame, j'en ſuis ſûre, a plus de vigueur que celle du commun des hommes.

Un grand Poëte a dit : *

„ On ne peut aſſigner de cauſe certaine „ à l'amour, ce rapport n'exiſte pas ſur „ le viſage ; mais dans l'ame des amans ".

Rapſodie à part.... J'eſpere que Miſtriſs St.... ne ſurvivra à ce beau projet d'union... Vous dites qu'elle n'a plus rien à eſpérer des provinces de France... Tant mieux:... elle obtiendra la ſanté de ſon air natal à bien meilleur marché.

Cependant ton âge ne ſeroit point un obſtacle à notre union, & le ſoin de délier ta pantoufle, me ſeroit plus agréable que les attentions que pourroit avoir pour moi un jeune homme ardent & volage ; mais je ne veux point que Miſtriſs St...

* Deyden.

ne puiſſe voir tout ceci.... pour l'amour de ta paix domeſtique.

Je quitte la plaiſanterie, ... & je ſuis bien ſincérement, bien ſérieuſement, avec la plus grande pureté d'affection, ton immuable

ELIZA.

P. S. Mon cœur battra d'impatience pour une réponſe.... Soyez prompt à calmer ſes battemens.

LETTRE XXI.

YORICK A ELIZA.

Ma Chere Eliza,

J'AI été ſur le ſeuil des portes de la mort... Je n'étois pas bien la derniere fois que je vous écrivis; & je craignois ce qui m'eſt arrivé en effet; car dix minutes après que j'eus envoyé ma lettre, cette pauvre & maigre figure d'Yorick fut prête à quitter le monde. Il ſe rompit un vaiſſeau dans ma poitrine, & le ſang n'a pu être arrêté que ce matin vers les quatre heures; tes beaux mouchoirs des Indes en ſont tous remplis.. .Il venoit, je crois

de mon cœur... Je me ſuis endormi de foibleſſe.... A ſix heures je me ſuis éveillé, ma chemiſe étoit trempée de larmes.... Je ſongeois que j'étois indolemment aſſis ſur un ſopha, que tu étois entrée dans ma chambre avec un ſuaire dans ta main, & que tu m'as dit:... Ton eſprit a volé vers moi dans les Dunes, pour me donner des nouvelles de ton ſort; je viens te rendre le dernier devoir que tu pouvois attendre de mon affection filiale, recevoir ta bénédiction & le dernier ſouffle de ta vie... Après cela tu m'as enveloppé du ſuaire; tu étois à mes pieds proſternée; tu me ſuppliois de te bénir.... Je me réveille, dans quelle ſituation, bon Dieu!... mais tu compteras mes larmes; tu les mettras toutes dans un vaſe chere Eliza, je te vois, tu ès pour toujours préſente à mon imagination, embraſſant mes foibles genoux, élevant ſur moi des yeux languiſſans, pour m'exhorter à la patience & me conſoler... Depuis, toutes les fois que je parle à Lydia, les mots d'Eſaü, tels que tu les as prononcés, réſonnent ſans ceſſe à mon oreille.... Béniſſez-moi donc auſſi, mon pere.... Que la bénédiction céleſte ſoit ton éternel partage, ô précieuſe fille de mon cœur!

Mon ſang eſt parfaitement arrêté, & je ſens renaître en moi la vigueur, prin-

cipe de la vie. Ainſi, mon Eliza, ne ſois point allarmée..... Je ſuis bien, fort bien... J'ai mangé mon pain avec appétit, & je t'écris avec un plaiſir qui naît du prophétique preſſentiment que tout finira à la ſatisfaction de nos ames..... Puiſſe une conſolation durable dans cette penſée que tu as ſi délicatement exprimée, que le meilleur des êtres ne peut combiner une telle ſuite d'événemens, purement dans l'intention de rendre miſérable, pour la vie, ſa créature affligée... L'obſervation eſt juſte, bonne & finement exprimée..... Je ſouhaite de n'en perdre jamais le ſouvenir.... Eliza, qui vous apprit à écrire d'une maniere ſi touchante?... Vous en avez fait un art dans lequel on ne peut vous atteindre.... Lorſque je manquerai d'argent, & que la mauvaiſe ſanté ne permettra plus à mon génie de s'exercer,... je pourrai faire imprimer vos lettres, comme les eſſais d'une infortunée Indienne.... Le ſtyle en eſt neuf, & ſeul il ſeroit une forte récommandation pour leur débit;... mais leur tournure agréable & facile, les penſées délicates qu'elles renferment, la douce mélancolie qu'elles produiſent, ne peuvent être égalées, je crois, dans cette ſection du globe, ni même, j'oſe dire, par aucune femme de vos compatriotes....

J'ai montré votre lettre * à Miſtriſs B... & à plus de la moitié de nos littérateurs.... Vous ne devez point m'en vouloir pour cela, mon intention étoit pure, & vous ne ſauriez imaginer combien je vous ai fait d'admirateurs... Je ſuis toujours ſurpris, quand je ſonge comment tu as pu acquérir tant de graces, de bonté & de perfection.... Si attachée, ſi tendre, ſi bien élevée!.... Oh! la nature s'eſt occupée de toi avec un ſoin particulier;... car tu ès, & ce n'eſt pas ſeulement à mes yeux, le meilleur & le plus beau de ſes ouvrages.

Voici donc la derniere lettre que tu dois recevoir de moi, j'apprens par les papiers publics, que le *comte de Chatham* † eſt entré dans les Dunes, & je crois que le vent eſt favorable.... Si cela eſt, femme céleſte, reçois mon dernier adieu.... Chéris ma mémoire.... Tu ſais combien je t'eſtime, & avec quelle affection je t'aime, adieu, adieu,.... & avec mon adieu, laiſſe-moi te donner encore une regle de conduite, que tu as entendu ſortir de mes levres ſous plus de mille formes;... mais je la renferme dans ce ſeul mot, „ reſpecte-toi". Adieu une fois

* Cette lettre ne s'eſt pas trouvée.

† C'eſt le nom du vaiſſeau dans lequel Eliza devoit s'embarquer.

plus encore. Eliza, qu'aucune peine d'eſprit ou de corps ne vienne placer une ride ſur ton viſage, juſqu'à ce que je puiſſe le revoir; que l'incertitude ne trouble jamais la ſérénité de ton ame, ou ne réveille une pénible penſée au ſujet de tes enfans : .... car ils ſont ceux d'Yorick, ... & Yorick eſt ton ami pour toujours .... adieu, adieu.

P. S. Rappelle-toi que l'eſpérance abrége & adoucit toutes les peines.... Ainſi tous les matins à ton lever, chante, je t'en prie, chante avec la ferveur dont tu chanterois une hymne, mon ode à l'eſpérance, & tu t'aſſeyeras à la table de ton déjeûner avec moins de triſteſſe.

Que le bonheur, le repos & *Hygea* * te ſuivent dans ton voyage ! Puiſſes-tu revenir bientôt avec la paix & l'abondance, pour éclairer les ténébres dans leſquelles je vais paſſer mes jours ! Je ſuis le dernier à déplorer ta perte, que je ſois le premier à te féliciter ſur ton retour ! Adieu.

* La Déeſſe de la Santé.

LETTRE XXII.

ELIZA A YORICK.

Mon Bramine,

CETTE lettre eſt la derniere que tu recevras de moi, tandis que je vois encore la côte d'Angleterre ... Iſle de bienfaiſance & de liberté, isle, je le dis pour ſa gloire, qui donna le jour à mon Yorick.

Comme je fus allarmée au premier mot de votre lettre... Votre mal m'a inſpiré le plus vif attendriſſement.

Un vaiſſeau rompu dans ton ſein.....

O terreur ! mon ſang a bouillonné dans mes veines, & s'eſt fixé près de mon cœur, lorſque j'en ai ſu la nouvelle.

O les mouchoirs que tu tiens de moi, que n'avoient-ils la vertu ſouveraine de diſſiper ton mal!... J'ai été heureuſe, lorſque j'ai ſu que vous aviez dormi ;... mais ce ſonge ! Ciel, ne permets pas qu'il ſoit *prophétique*, préſerve-moi du devoir pénible d'aſſiſter à la diſſolution.

Tes larmes, je les conſerverai dans un cryſtal... Je pleurerai pour toi, & ces larmes ſeront les tiennes, parce qu'elles ſeront verſées pour toi.

Votre imagination a pénétré dans mes

penſées, dans mes ſenſations:... elle m'a vue telle que je ſerois, ſi j'étois près de vous.... J'embraſſerois vos genoux; je les preſſerois, & mes regards chercheroient à vous conſoler;... car je ne pourrois que vous regarder; il me ſeroit impoſſible de parler.

Je me joins à toi pour bénir l'enfant de ton adoption.... notre Lydia.

Qu'il ſoit loué à jamais, l'être bienfaiſant qui a guéri ta maladie & arrêté ton ſang,... celui qui ranima dans ton ſein les ſources de la vie.

Oui, je l'eſpere, tout ſe terminera à la ſatisfaction de nos deux ames.... Je ne veux point, non je ne puis douter de la bonté, de la ſageſſe de celui qui te donna l'être.

Et vous me demandez qui m'apprit l'art d'écrire;... ce fut mon Yorick. Si Eliza a quelque mérite... ſi ſon ſtyle a quelque charme,... ſi ſes lignes coulent avec une liberté facile,... l'éloge vous en eſt dû, il vous appartient tout entier.

J'ai pris toute la peine poſſible pour vous dérober vos penſées,... votre maniere,.... le choix & la délicateſſe de vos expreſſions;.... je prenois une plume, & je voulois toujours être Yorick.

Je dois cependant vous gronder... Je le dois, mon Yorick, pour avoir montré mes lettres..... Vous êtes blâmable d'ex-

poſer ainſi au grand jour les foibleſſes d'Eliza.

Elle développe ſon cœur pour toi; elle le laiſſe ouvert à tes yeux: mais elle ne voudroit point qu'il fût ainſi montré ſans voile dans la plénitude de ſa franchiſe... Sans apprêt elle laiſſe aller ſa plume; & tout le monde, mon Yorick, n'eſt pas ſi bien intentionné que toi.

Vous me dites qu'ils m'admirent, ... fauſſe flatterie... Leurs éloges ſont trompeurs... C'eſt à vous qu'ils s'adreſſent.... Ils vous trouvent aveugle ſur mes défauts; ils ont découvert votre prévention extrême pour tout ce qui vient de moi; ils ne veulent pas vous troubler dans vos ſonges; ils vous admirent, ils vous conſidérent.... Voudroient-ils contrarier votre opinion;... c'eſt le reſpect qu'on a pour Yorick qui produit les louanges données au foible mérite de ſon Eliza.

Nous ſommes dans les Dunes, ... le vent eſt favorable... Il annonce que nous mettrons à la voile cette nuit; .... le capitaine lui-même vient de me l'apprendre.... Je paſſe les momens qui me reſtent à épancher mon ame dans ton ſein.

Adieu le plus eſtimable des hommes... Bonne & ſenſible créature. Adieu. Je reſpecterai, je chérirai ta mémoire. Toujours tu me ſeras préſent. Mon eſtime

répond à la tienne. Je t'aime d'une égale affection... Qu'Eliza ſoit toujours chere à ton cœur.

Je me reſpecterai pour l'amour d'Yorick.. de mon Yorick qui eſt mon ami pour la vie.

Tous les matins, je veux chanter ton hymne à l'eſpérance, & cependant je pleurerai ſur notre ſéparation.... Adieu, mon Bramine, mon fidele mentor, adieu.

Que la proſpérité ſoit ta compagne, que la paix couronne tes journées! c'eſt le ſouhait de ton éternelle amie Eliza, adieu, adieu, adieu.

P. S. J'écrirai par le premier vaiſſeau qui fera voile pour l'Angleterre... Je ferai mon poſſible pour écrire. Adieu.

F I N.

TABLE.

DES CHAPITRES

De la ſeconde Partie.

CHAP. I. *Passe-tems* . . . Page 1
CHAP. II. *Digreſſion* 5
CHAP. III. *Caracteres* 6
CHAP. IV. *La tentation* 9
CHAP. V. *La conquête* 13
CHAP. VI. *Le myſtère* 14
CHAP. VII. *Le cas de conſcience* . 17
CHAP. VIII. *L'énigme* 20
CHAP. IX. *Le Dimanche* 22
CHAP. X. *Occupation imprévue* . 26
CHAP. XI. *Fragment* 28
CHAP. XII. *Le bouquet* 34
CHAP. XIII. *L'acte de charité* . . 35
CHAP. XIV. *L'énigme expliquée* . 39
CHAP. XV. *Eſſai* 40
CHAP. XVI. *Juliette* 45
CHAP. XVII, *Suite de l'hiſtoire de Juliette* 49

CHAP. XVIII. *Les adieux* . . pag. 52
CHAP. XIX. *La Touraine* . . . 53
CHAP. XX. *Le ſouper & les graces* . 55
CHAP. XXI & *dernier. Le cas de délicateſſe* 59
Lettres d'Yorick à Eliza & d'Eliza à Yorick 67

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

AVIS AU RELIEUR.

LE tombeau d'Eliza Draper doit être placé à la page 67 de la ſeconde Partie.

EXPLICATION DE CE TOMBEAU.

LES trois graces portent une urne où ſont dépoſées les cendres d'Eliza. L'Hiſtoire montre ce monument funebre ; ſon livre eſt poſé ſur les aîles du tems, dont la faulx indique le ravage ; un ſerpent qui ſe mord la queue, eſt le ſymbole de l'Eternité. Sur la Pyramide élevée à côté du tombeau ſont deux trompettes, parce qu'Eliza a écrit ; une couronne de fleurs, parce que Eliza mourut jeune ; au-deſſous de cès emblêmes, on voit l'écritoire qu'Elle a laiſſé à l'illuſtre Auteur de l'Hiſtoire

des deux Indes. Le ſocle de la pyramide a pour ornement un Autel ; on y voit une tourterelle expirante, ſa compagne la regarde avec douleur. „ *Tous ceux qui ont* „ *vu Eliza la regrettent ;* moi je la „ pleurerai tout le tems qu'il me reſte „ à vivre ".

027508